

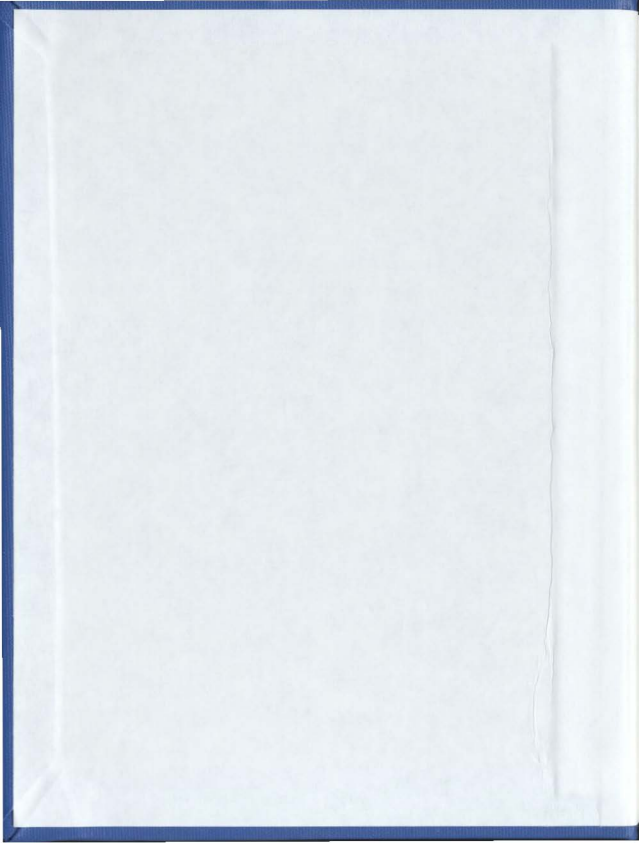
L'ÉCHEC DU RÊVE D'UN MONDE IDÉAL - LE
NARCISSISME DE L'AUTEUR REFLÉTÉ DANS LES
PERSONNAGES DE LA NOUVELLE HÉLOÏSE

CENTRE FOR NEWFOUNDLAND STUDIES

**TOTAL OF 10 PAGES ONLY
MAY BE XEROXED**

(Without Author's Permission)

KAREN DALE PITTMAN





National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale
du Canada

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file - Votre référence

Our file - Notre référence

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.

Canada

L'échec du rêve d'un monde idéal - Le narcissisme de
l'auteur reflété dans les personnages
de *La Nouvelle Héloïse*

by

© Karen Dale Pittman, B.A. (Hons.)

A thesis submitted to the School of Graduate
Studies in partial fulfilment of the
requirements for the degree of
Master of Arts

Department of French and Spanish
Memorial University of Newfoundland

June, 1994

St. John's

Newfoundland



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale
du Canada

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file: Votre référence

Our file: Notre référence

THE AUTHOR HAS GRANTED AN
IRREVOCABLE NON-EXCLUSIVE
LICENCE ALLOWING THE NATIONAL
LIBRARY OF CANADA TO
REPRODUCE, LOAN, DISTRIBUTE OR
SELL COPIES OF HIS/HER THESIS BY
ANY MEANS AND IN ANY FORM OR
FORMAT, MAKING THIS THESIS
AVAILABLE TO INTERESTED
PERSONS.

L'AUTEUR A ACCORDE UNE LICENCE
IRREVOCABLE ET NON EXCLUSIVE
PERMETTANT A LA BIBLIOTHEQUE
NATIONALE DU CANADA DE
REPRODUIRE, PRETER, DISTRIBUER
OU VENDRE DES COPIES DE SA
THESE DE QUELQUE MANIERE ET
SOUS QUELQUE FORME QUE CE SOIT
POUR METTRE DES EXEMPLAIRES DE
CETTE THESE A LA DISPOSITION DES
PERSONNE INTERESSEES.

THE AUTHOR RETAINS OWNERSHIP
OF THE COPYRIGHT IN HIS/HER
THESIS. NEITHER THE THESIS NOR
SUBSTANTIAL EXTRACTS FROM IT
MAY BE PRINTED OR OTHERWISE
REPRODUCED WITHOUT HIS/HER
PERMISSION.

L'AUTEUR CONSERVE LA PROPRIETE
DU DROIT D'AUTEUR QUI PROTEGE
SA THESE. NI LA THESE NI DES
EXTRAITS SUBSTANTIELS DE CELLE-
CI NE DOIVENT ETRE IMPRIMES OU
AUTREMENT REPRODUITS SANS SON
AUTORISATION.

ISBN 0-315-96059-0

RÉSUMÉ

Dans ses *Confessions* Jean-Jacques Rousseau affirme que son unique roman *La Nouvelle Héloïse* a d'abord été conçu comme une compensation des insuffisances de la vie réelle. Né de la soif d'amour et d'amitié, et du désir ardent d'appartenir à une petite société intime, le roman est l'expression de sa conception d'un monde idéal. L'auteur croit réussir à y peindre le tableau d'une société parfaite, peuplée d'amis fidèles et vertueux. L'objet de ce mémoire est de démontrer que, contrairement à ses convictions, Rousseau ne parvient pas à y créer un monde parfait à cause de son incapacité d'échapper à sa propre personnalité.

Notre étude des relations sociales de Rousseau jusqu'à la publication de son roman confirme qu'il éprouvait réellement de la difficulté à maintenir des relations satisfaisantes et permanentes avec autrui. A travers ses diverses oeuvres autobiographiques, notre auteur tente de se disculper de toute responsabilité de son incompatibilité avec ses prochains; il s'y peint comme la victime innocente et méconnue d'une société contraignante et dépourvue de sincérité qui cherche à le subjuguier.

Cependant, une analyse des rapports de Rousseau avec Madame de Warens, Madame d'Epinaï et les Luxembourg, quelques-uns de ses meilleurs amis, révèle que son aliénation est en

grande partie le résultat de son propre narcissisme. Il profite sans scrupules des services de ses amis bienfaiteurs, mais se montre peu enclin à répondre à leur générosité. Son caractère exigeant et égoïste l'empêche d'être jamais satisfait des attentions de ses amis et en même temps le rend insensible à leurs besoins et à leurs peines. Méfiant, soupçonneux et d'humeur inégale, il réussit toujours à repousser même ses amis les plus zélés.

Ce narcissisme se manifeste également à travers son oeuvre romanesque où les personnages principaux montrent les mêmes caractéristiques égoïstes que leur créateur. Leur conduite diffère à peine de celle de Jean-Jacques Rousseau dans la vie réelle. En conséquence, le modèle de la vie idéale que nous propose notre auteur dans son roman aboutit en échec.

AVANT-PROPOS

Je tiens à remercier tout particulièrement Madame Margarete Smith, professeur agrégé au Département d'études françaises et hispaniques, pour son aide et son encouragement au cours de la rédaction de ce mémoire. Je suis reconnaissante à l'École des études supérieures de l'Université Mémorial de l'octroi d'une bourse d'études qui a permis la réalisation de ce travail. Je voudrais aussi remercier le Département d'études françaises et hispaniques qui m'a donné du travail pendant mes études.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé.....	ii
Avant-propos.....	iv
Introduction.....	1
Chapitre 1 Les causes de l'aliénation selon J.-J. Rousseau.....	6
Chapitre 2 Rousseau et ses amis avant <i>La Nouvelle Héloïse</i>	15
2.1 Madame de Warens.....	16
2.2 Madame d'Epinay.....	26
2.3 Les Luxembourg.....	41
Chapitre 3 L'échec de l'amitié parfaite dans l'oeuvre romanesque.....	50
3.1 Saint-Preux.....	52
3.2 Julie.....	86
Conclusion.....	103
Ouvrages consultés.....	106

INTRODUCTION

O douces illusions! ô chimeres, dernieres ressources
des malheureux! Ah, s'il se peut, tenez-nous lieu de
réalité!¹

Le monde imaginaire a toujours eu pour l'homme un attrait fascinant. Il semble lui fournir un moyen d'échapper momentanément à son insatisfaction de l'être, de connaître d'autres réalités et de vivre d'autres vies, parfois idéalisées et toujours plus satisfaisantes que son état d'existence actuel. Dans ce monde 'intérieur, on peut trouver de quoi satisfaire à ses aspirations irréalisables, à ses besoins émotifs insatisfaits. Ceci est vrai tout particulièrement dans le cas de Jean-Jacques Rousseau, pour qui le monde des "chimères" aura une fonction plus complexe et plus indispensable que celle de la simple distraction, du jeu enfantin. S'adaptant avec difficulté à la société de son époque, il aura continuellement recours à l'abri de son imagination. Lester Crocker a déjà signalé l'attraction persistante de l'imaginaire, qui exercera une influence inéluctable sur cet auteur et sur son oeuvre:

Children live in a world in which reality and
imagination play side by side. The normal child
separates them as he grows up. Rousseau will never

¹Jean-Jacques Rousseau, *Oeuvres complètes*, édition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, collection Bibliothèque de la Pléiade, vol. II: *La Nouvelle Héloïse* (Paris: Gallimard, 1964), 289. Nos références à *La Nouvelle Héloïse* (NH), désormais citées entre parenthèses dans l'étude, renvoient à ce volume.

extricate himself from his imaginary worlds. He will always be searching for the ideal and the unattainable. His writings will look back nostalgically to a mythical past, the innocent childhood of mankind, or look forward to a golden future in which men will be redeemed.²

Romantique avant la lettre, Rousseau ne cessera d'être hanté par le conflit entre le réel et l'idéal, et plus tard dans sa vie, ceci se manifeste de façon concrète lorsqu'il se lance dans le monde onirique de *La Nouvelle Héloïse*.

Rousseau commence la composition de son seul et unique roman pendant son séjour à l'Ermitage en 1756 et l'achève à Montmorency avant l'automne 1758.³ La création de son oeuvre romanesque marque une époque critique dans la vie de l'auteur. Se lassant de la vie mouvementée de la société parisienne dont les moeurs ne conviennent pas aux siennes, il ressent la nécessité de s'isoler, de "reformer" sa vie pour la mettre en harmonie avec la philosophie qu'il prêche. Comme le dit très bien Daniel Mornet: "Il fallait une «réforme» totale, réforme de la vie intérieure et réforme de la vie matérielle."⁴ Laisse à l'oisiveté et à l'enchantement de la vie champêtre de l'Ermitage, et désillusionné de ses relations amoureuses et mondaines, Rousseau se livre donc aux plaisirs du rêve et se

²Lester Crocker, *Jean-Jacques Rousseau. The Quest (1712-1758)*, vol. 1 (New York: MacMillan, 1968), 17.

³Voir Daniel Mornet, *La Nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau* (Paris: Mellotée, 1950), 48-49.

⁴Mornet, *La Nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau*, 10.

réfugie dans son monde préféré. Faute de n'avoir trouvé d'amis réels à son goût, il s'en crée de fictifs:

L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des chimères, et ne voyant rien d'existant qui fut digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur.⁵

Et ce sont ces "chimères" qui engendrent son oeuvre:

Ce fut alors que la fantaisie me prit d'exprimer sur le papier quelques unes des situations qu'elles m'offroient, et rappelant tout ce que j'avois senti dans ma jeunesse, de donner ainsi l'essor en quelque sorte au désir d'aimer que je n'avois pu satisfaire, et dont je me sentois dévoré. (*Confess*, 431)

Plongé dans la rêverie créatrice de son roman, il y trouve une compensation temporaire aux déboires et aux tourments de l'expérience vécue, une sorte de catharsis. A travers ce monde merveilleux, il tente de faire vivre ses rêves et ses aspirations, bref son idéal.⁶ Il imagine à Clarens une société utopique exaltant la vertu et le bonheur,

⁵Jean-Jacques Rousseau, *Oeuvres complètes*, édition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, collection Bibliothèque de la Pléiade, vol. I: *Confessions* (Paris: Gallimard, 1959), 427. Nos références aux *Confessions* (*Confess*), désormais citées entre parenthèses dans l'étude, renvoient à ce volume.

⁶Charles Dédéyan, *J.-J. Rousseau: La Nouvelle Héloïse* (Paris: Centre de documentation universitaire, 1955), 71, constate: "Les personnalités de Saint-Preux, de Julie, de Claire d'Orbe, de M. de Wolmar, de Milord Edouard, pour ne parler que de celles-là, forment un monde affectif où Jean-Jacques a voulu faire revivre et même confesser l'essentiel de lui-même dans ses réalités ou dans ses aspirations."

où les habitants sont censés vivre en parfaite harmonie: "Oubliant tout à fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidelles, tels que je n'en trouvais jamais ici bas" (*Confess*, 427-428).

La Nouvelle Héloïse sert ainsi de véhicule aux croyances philosophiques et morales de son auteur. Son oeuvre veut montrer qu'il est possible, dans un milieu propice, de former des rapports satisfaisants et durables avec autrui, et Rousseau y transmet tous ses désirs et exigences à l'égard des relations sociales. En 1770, il écrit à Pierre-Laurent Buirette de Dormant de Belloy:

Ceci me mène à l'aveu d'une autre folie, à laquelle il ne résiste pas mieux. C'est de faire de mon Héloïse le criterium sur lequel je juge du rapport des autres coeurs avec le mien. [...] quiconque ne l'aimera pas peut bien avoir part à mon estime, mais jamais à mon amitié. Quiconque n'idolâtre pas ma Julie, ne sent pas ce qu'il faut aimer; quiconque n'est pas l'ami de Saint-Preux, ne sauroit être le mien.⁷

A travers son oeuvre romanesque, Rousseau veut donc montrer sa conception de l'amitié idéale, de l'ami parfait. Cependant, comme nous essayerons de le démontrer au cours de ce mémoire, l'amitié telle que la conçoit notre auteur

⁷Rousseau à Pierre-Laurent Buirette de Dormant de Belloy, le 19 février, 1770. Jean-Jacques Rousseau, *Correspondance complète*, édition critique établie et annotée par R.A. Leigh, 50 vols. (Genève: Institut et Musée Voltaire: 1965-1991) vol. XXXVII:242. (Nous citerons désormais cette édition comme Leigh)

n'atteint guère l'état de perfection auquel il aspire. Loin d'être le modèle d'un monde idéal, la *Nouvelle Héloïse* révèle plutôt le manque de compréhension de la part de Jean-Jacques Rousseau en ce qui concerne la vraie amitié. Les "créatures parfaites" de ce monde mythique portent en effet les traces de la personnalité de leur créateur et leurs relations montrent les mêmes tendances égoïstes qui ont maintes fois mis à rude épreuve les rapports d'amitié de Rousseau dans la vie réelle.

Notre étude de l'échec de l'amitié chez Rousseau comportera plusieurs étapes. En premier lieu, nous voulons discuter brièvement du problème de son aliénation sociale en examinant l'explication qu'en fournit Rousseau lui-même à travers son oeuvre autobiographique. Ensuite nous passerons à une analyse plus concrète du comportement de cet inadapté social dans ses relations avec plusieurs de ses amis, ce qui confirmera notre assertion que son incompatibilité avec autrui tire sa source non seulement du monde externe et des circonstances hors de son contrôle comme le maintient Rousseau, mais plutôt de sa propre personnalité. Finalement, nous examinerons les relations entre les personnages héliosiens principaux dans le but d'illustrer comment et avec quelles conséquences le narcissisme de l'auteur se reflète dans son traitement de l'amitié dans son roman.

CHAPITRE 1

LES CAUSES DE L'ALIÉNATION SELON J.-J. ROUSSEAU

Tout est fini pour moi sur la terre. [...] Tout ce qui m'est extérieur m'est étranger désormais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni semblables, ni frères. Je suis sur la terre comme dans une planète étrangère où je serois tombé de celle que j'habitois.⁸

Jean-Jacques Rousseau se retrouve à la fin de ses jours seul, plus ou moins isolé de ses semblables, dans la solitude de ses pensées, de ses rêves nostalgiques et de la contemplation de la nature, un état d'âme qui lui plaît parce qu'il n'exige rien de sa part. Cependant, son histoire n'est point celle d'un ermite qui laisse écouler sa vie entière sans avoir jamais recherché les plaisirs de la compagnie des autres. En effet, son existence "solitaire", c'est-à-dire, presque sans contact avec le genre humain, ne commence que très tard dans sa vie, suite à l'échec total de ses nombreuses relations. Au cours de sa vie, J.-J. Rousseau compte parmi ses "amis" des gens de toutes les classes sociales - grands seigneurs, maréchaux, marquis, comtes, ducs, princes, gens de lettres, philosophes - tous attirés vers cet homme singulier qui, malgré sa brusquerie et sa gaucherie, semble posséder des qualités qui méritent l'estime et les marques d'amitié qu'on

⁸Jean-Jacques Rousseau, *Oeuvres complètes*, édition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, collection Bibliothèque de la Pléiade, vol. I: *Réveries* (Paris: Gallimard, 1959), 999.

lui prodigue. Sa correspondance personnelle nous en offre bien des exemples: de nombreuses lettres de ses admirateurs et bienfaiteurs, exprimant leur admiration et leur dévotion envers cet homme de nature difficile.

Je serois charmé de revoir ici mon Compatriote Rousseau. Je l'estime plus encore par ses vertus que par ses Talents.⁹

Vous ne Savés pas dans combien de coeurs vous vivés, et à quel point vous faites leur vie; cher et grand Rousseau.¹⁰

O Rousseau! [...] Si tu pouvois entendre les bénédictions qui te cherchent de tous les lieux où tu es connu, les voeux qui S'adressent au Ciel en ta faveur!¹¹

Malgré tant de sympathie et d'affection de la part de ceux qui croient le connaître, Rousseau n'arrive jamais à se livrer entièrement et sans réserve à une relation stable. Ces mêmes marques d'estime qui doivent le rassurer de la loyauté de ceux qui l'entourent, ne parviennent qu'à le repousser. Il trouve à redire au sujet de toutes ses relations et se sent incapable de s'assurer du désintéressement de "ces foules de prétendus amis qui s'étoient emparés de [lui]".¹²

⁹Charles Bonnet à Joseph-Jérôme LeFrançois de Lalande, 10 janvier 1759. Leigh, VI:8.

¹⁰Moultou à Rousseau, 14 juin 1762. Leigh, XI:71.

¹¹Antoine-Jacques Roustau à Rousseau, vers le 12 septembre 1761. Leigh, IX:123.

¹²Rousseau à Malesherbes, le 12 janvier 1762. Leigh, X:28. Marcel Raymond, *Jean-Jacques Rousseau: La quête de soi et la rêverie* (Paris: José Corti, 1962), 24, remarque: "A combien de

Mais comment expliquer cette aliénation? La critique rousseauiste a déjà amplement signalé la difficulté de trouver une réponse satisfaisante à ce problème. Notre auteur, dans ses *Confessions* et ses autres textes autobiographiques, tente de faire l'analyse de ses propres difficultés sociales. Il soutient que son incapacité de s'intégrer à son milieu est tout d'abord la faute de l'insincérité et de l'affectation de la société de son époque. Le siècle des «Lumières», malgré la misère extrême et l'inégalité qui oppriment une grande partie du peuple français, est aussi pour les hautes classes de la société, le siècle des "plaisirs" et de la "galanterie". Dans ce monde "éclairé" l'on accorde à la civilité une valeur absolue. Cette société qui s'estime "polie" et "élégante", pratique le culte du "bon ton" où les vrais sentiments se trouvent trop souvent étouffés ou cachés sous une façade de courtoisie. Rousseau se révolte contre ces apparences trompeuses qui, selon lui, ôtent à toute relation sa sincérité et sa véracité.¹³ Dans son premier discours, il se plaint déjà

ses amis - de ceux mêmes qui n'ont jamais cessé de l'aimer - ne s'est-il pas donné pour se reprendre et puis se donner à nouveau, n'a-t-il pas manifesté tour à tour une confiance absolue puis une méfiance ombrageuse?"

¹³Ernst Cassirer, *The Question of Jean-Jacques Rousseau*, traduit et édité par Peter Gay (New York: Columbia University Press, 1954), 43, remarque: "The Paris of that time was the acme and the zenith of courtly culture, and the characteristic virtue of this culture consisted of that exquisite courtesy with which every stranger was treated. But it was precisely this pervasive courtesy, taken as a matter of course, which

de la fausseté, du "voile" de déception qu'il aperçoit comme une barrière à la réalisation de vraies amitiés fidèles et durables¹⁴:

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles et un goût plus fin ont réduit l'Art de plaire en principes, il règne dans nos moeurs une vile et trompeuse uniformité, [...] sans cesse la politesse exige, la bien-séance ordonne: sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie. On n'ose plus paroître ce qu'on est; et dans cette contrainte perpétuelle, les hommes qui forment ce troupeau qu'on appelle société, placés dans les mêmes circonstances, feront tous les mêmes choses si des motifs plus puissans ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l'on a affaire. [...] Plus d'amitiés sinceres; plus d'estime réelle; plus de confiance fondée. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumieres de notre siècle.¹⁵

L'amitié est donc devenue, selon Rousseau, la victime

hurt and repelled Rousseau. For he learned, ever more clearly, to see through it to the bottom; he felt ever more strongly that this sort of friendliness knew no personal friendship."

¹⁴Ici, Rousseau n'est point original. D'autres écrivains de l'époque, tels que Montesquieu et Duclos, ont critiqué et raillé cette fausseté sociale. J.H. Huizinga, *The Making of a Saint: The Tragi-comedy of Jean-Jacques Rousseau* (London: Hamish Hamilton, 1976), 24, se rend compte de ceci et suggère: "Rousseau's critique was original only in its vehemence and its sweeping character."

¹⁵Jean-Jacques Rousseau, *Oeuvres complètes*, édition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, collection Bibliothèque de la Pléiade, vol. III: *Discours sur les Sciences et les Arts* (Paris: Gallimard, 1964), 8-9. Nos références au *Discours sur les Sciences et les Arts* (*Discours*), désormais citées entre parenthèses dans l'étude, renvoient à ce volume.

malheureuse d'une société qui rend les rapports sociaux arides et artificiels.¹⁶ Mais Rousseau refuse de se cacher derrière un masque parce qu'il est fier de se montrer tel qu'il est. Convaincu de son propre mérite et de sa sincérité en ce qui concerne l'amitié, il proclame avec orgueil: "Je fus ami si jamais homme le fut" (*Confess*, 104). Il se voit unique et donc meilleur, seul dans le monde de ses semblables qui ont "les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune" (*Discours*, 7). Il écrit à Malesherbes:

A charge et a decharge, je ne crains point d'être vû tel que je Suis. Je connois mes grands deffauts, et je Sens vivement tous mes vices. Avec tout cela je mourrai plein d'espoir dans le Dieu Supreme, et tres persuadé que de tous les hommes que j'ai connus en ma vie, aucun ne fut meilleur que moi.¹⁷

Cet orgueil excessif de sa supériorité morale occupe parallèlement le début de ses *Confessions*:

Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je suis

¹⁶Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau, La transparence et l'obstacle*, suivi de *Sept essais sur Rousseau* (France: Gallimard, 1971), 37, résume ainsi cette pensée "accusatrice" de Rousseau: "La culture établie nie la nature, telle est l'affirmation pathétique des deux *Discours* et de l'*Emile*. Les «fausses lumières» de la civilisation, loin d'éclairer le monde humain, voilent la transparence naturelle, séparent les hommes les uns des autres, particularisent les intérêts, détruisent toute possibilité de confiance réciproque, et substituent à la communication essentielle des âmes un commerce factice et dénué de sincérité; ainsi se constitue une société où chacun s'isole dans son amour-propre et se protège derrière une apparence mensongère."

¹⁷Rousseau à Malesherbes, le 4 janvier 1762. Leigh, X:7.

autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jetté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu. [...] Que chacun d'eux découvre à son tour son coeur aux pieds de ton trône avec la même sincérité; et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose: Je fus meilleur que cet homme-là. (*Confess*, 5)

Avec la conviction que lui, il est meilleur que tous les autres, trouver un être qui saurait répondre à ses exigences devient donc le dilemme de sa vie. Dans sa *Correspondance* ceci est clairement évoqué:

J'exige autant que je donne, et ne trouvant personne qui me le rende je rentre en moi même avec la douleur de ne point trouver de coeur qui réponde au mien. Celui qui devoit m'aimer comme je sais aimer est encore à naître et moi je suis prêt à finir.¹⁸

"J'exige autant que je donne": cette assertion rousseauiste reflète-t-elle la réalité de ses relations sociales? Nous ne le croyons pas après avoir examiné ses rapports avec quelques-unes des personnes influentes dans sa vie. En effet, Rousseau demande continuellement beaucoup plus qu'il n'est disposé à faire pour les autres dans ses relations inter-personnelles.

Son imagination, nourrie de la lecture romanesque de son enfance,¹⁹ lui inspire une conception idéalisée et irréaliste

¹⁸Rousseau à Sophie d'Houdetot, le 1er octobre 1757. Leigh, IV:270. Rousseau écrit cette lettre à Sophie peu avant sa querelle avec Madame d'Épinay. Cette lettre nous indique bien son état d'esprit à cette époque.

¹⁹Rousseau nous avoue dans ses *Confessions* que la lecture de sa jeunesse lui a inspiré "de la vie humaine des notions

des rapports humains, ce qui l'empêche de jamais pouvoir en établir de stables. Ces notions chimériques, imposées sur la réalité, le rendent incapable d'accepter les limites du monde, des gens et des relations humaines, et le poussent sans cesse à la recherche du mieux.²⁰ Rousseau ne peut se contenter que de l'absolu. L'amitié pour lui sera sans bornes et sans partage, exigeant tout de la part de l'ami privilégié. Comme l'accuse tout justement Aubert de Vitry:

Ses *Confessions*, ses *Dialogues*, ses *Lettres*, nous le montrent dès sa plus tendre enfance, s'élançant continuellement au-delà des limites de ce monde matériel, et se créant un univers à lui, hors duquel il lui est impossible de se plaire et même de vivre. [...] La réalité, pour lui, c'est le monde de ses sentiments et de ses idées. Croit-il rencontrer des êtres conformes aux modèles qu'il a imaginés, il les aime et les recherche; s'éloignent-ils de son type idéal, il s'en dégoûte aussitôt, les quitte et se retire dans son monde favori.²¹

bizarres et romanesques, dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu [le] guerir" (8). Voir aussi sa lettre à Malesherbes, le 12 janvier 1762. Leigh, X:25.

²⁰Marc Eigeldinger, *Jean-Jacques Rousseau et la réalité de l'imaginaire* (Neuchâtel: La Baconnière, 1962), 37, a déjà signalé cet aspect paradoxal de l'imagination: "Tantôt l'imagination accroît nos difficultés en créant des obstacles fictifs, tantôt elle embellit la réalité et la pare de couleurs captivantes. Elle peut causer l'agrément comme le désagrément."

²¹V. D. Musset-Pathay, *Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau* (1827; réimpression, Geneva: Slatkine Reprints, 1970), vii. Il s'agit ici d'un passage de M. Aubert de Vitry, cité par M. Musset-Pathay dans l'introduction à son oeuvre. Malgré l'éloquence de ce passage, nous ne partageons pas entièrement le point de vue de ces deux critiques sur Rousseau. Leur analyse a tendance à se prêter à une

Mais l'amitié ne doit en même temps rien exiger de Rousseau car "en toute chose la gêne et l'assujettissement [lui] sont insupportables" (*Confess*, 190). D'après cet adulateur de la liberté, la société telle qu'elle existe dans son état avili, est l'ennemie du bonheur et de la liberté personnelle. Alors, quoiqu'il soit "le plus sociable et le plus aimant des humains",²² il ne pourrait point vivre heureux parmi ses contemporains et se mettre sous le joug de la vie civile:

Le résultat que je puis tirer de toutes ces réflexions est que je n'ai jamais été vraiment propre à la société civile où tout est gêne, obligation, devoir, et que mon naturel indépendant me rendit toujours incapable des assujettissements nécessaires à qui veut vivre avec les hommes. Tant que j'agis librement je suis bon et je ne fais que du bien; mais sitôt que je sens le joug, soit de la nécessité soit des hommes je deviens rebelle ou plutôt rétif, alors je suis nul.²³

Ici encore une fois Rousseau rejette la responsabilité de son aliénation sur autrui. S'il lui est impossible de maintenir des rapports avec ses amis, c'est parce qu'on cherche toujours à l'asservir, et la contrainte que lui imposent ses relations est incompatible avec son caractère.

Cependant cette haine de toute contrainte et restriction

glorification ou bien à une exaltation de ses vertus, et à une disculpation de ses torts, ces derniers étant d'ailleurs peu nombreux dans leur récit.

²²*Réveries*, 995.

²³*Réveries*, 1059.

sociales ou politiques acquiert une autre dimension dans la vie personnelle de l'auteur, celle du refus narcissique de toute obligation envers autrui. Dans toutes ses relations intimes il penche vers le parasitisme et profite sans vergogne de l'aide et de la générosité de ses nombreux bienfaiteurs et bienfaitrices. Cette charité n'est pourtant pas réciproque car Rousseau refuse de donner de lui-même, sa propre liberté étant plus importante que tous les besoins de ses amis. Face à une situation qui l'oblige à quelque chose, il a tendance à offenser ses amis par son rejet brusque de leurs offres d'aide. Il n'hésite pas à les abandonner quand il ne peut plus profiter d'eux ou quand l'attachement lui devient onéreux. Dans le désir de se débarrasser du fardeau du "devoir" il ôte à ses rapports avec les autres la mutualité qui est à la base de toutes interactions humaines. En conséquence, il perd tous ses amis, rejeté par cette société que lui-même rejette à maintes reprises.

Alors, la société, malgré ce qu'en dit Rousseau, ne constitue pas à notre avis la cause principale de sa misanthropie et de son isolement. Dans l'analyse de son problème, Rousseau refuse de tenir compte du rôle majeur qu'y joue son propre caractère difficile. Dans le chapitre suivant nous examinerons de plus près l'influence exacte de sa personnalité sur ses rapports avec ses amis.

CHAPITRE 2

ROUSSEAU ET SES AMIS AVANT LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

La vie de Rousseau est celle d'un homme instable, d'un être en "continuel devenir", cherchant son "assiette ferme" et se découvrant incapable de la trouver nulle part. Mais cette instabilité omniprésente dans tous les aspects de sa vie, se manifeste surtout et avec des conséquences bien plus douloureuses dans ses relations sociales. Nous voudrions, au cours de ce chapitre, examiner de façon plus détaillée l'incapacité de Rousseau d'entretenir des rapports durables avec autrui. Nous allons borner notre discussion à l'examen de trois de ses relations que nous estimons compter parmi les plus importantes et les plus révélatrices de sa vie, notamment celles avec Madame de Warens, Madame d'Epainay et les Luxembourg. De tous les amis et bienfaiteurs de Rousseau à cette époque de sa vie, ces derniers nous semblent avoir fait le plus pour lui, cherchant sincèrement à cultiver son affection et son amitié. En s'aliénant ces amis dévoués, Rousseau fait bien preuve de l'impossibilité de satisfaire à ses propres exigences et à ses besoins.

2.1 Madame de Warens

Rousseau est accueilli chez Madame de Warens en 1728, à l'âge de seize ans, et son arrivée marque le début d'une relation qui durera une dizaine d'années. Dans ses *Confessions*, l'auteur prétend que cette période compte parmi les plus heureuses de sa vie: "Les doux souvenirs de mes beaux ans passés avec autant de tranquillité que d'innocence, m'ont laissé mille impressions charmantes que j'aime sans cesse à me rappeler" (*Confess*, 277). En se souvenant de leur installation aux Charmettes il affirme avec enthousiasme:

Ici commence le court bonheur de ma vie; ici viennent les paisibles mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. [...] Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente; les seuls retours du passé peuvent me flatter, et ces retours si vifs et si vrais dans l'époque dont je parle me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs. (*Confess*, 225-226)

Pour le jeune Rousseau errant, sans famille et sans amis stables, son installation chez cette femme lui promettait l'asile dont il avait tant besoin à ce moment de sa vie. Il trouve chez elle de l'affection et la sécurité d'un foyer plus ou moins durable. Elle subvient à ses besoins physiques et affectifs et Rousseau, laissé à l'oisiveté qui lui est si chère, poursuit sa carrière d'autodidacte, profitant des relations de Madame de Warens et de la bibliothèque de cette dernière. Elle, pour sa part, l'encourage à se trouver un

métier et fait des arrangements pour lui procurer du travail chez plusieurs de ses nombreuses connaissances. Bref, "petit" jouit de tous les avantages d'un enfant au foyer maternel, vivant avec une femme plus âgée que lui, qui remplace d'abord la mère qu'il avait perdue si jeune, mais qui croit devoir initier "son petit" aux plaisirs sensuels, ce qui rompt inévitablement le charme de cette idylle comme le dira Hippolyte Buffenoir:

Combien ils étaient différents dans le mystérieux et intime domaine des sens et de la volupté! Rousseau n'était qu'à l'aurore des amours; Madame de Warens en traversait le midi brûlant. Pouvaient-ils de la sorte vivre longtemps dans la solitude des Charmettes? Non. Dix mois d'idylle avaient épuisé le charme, éclosion première pour Rousseau, tendre nouveauté ou douce réminiscence pour sa séduisante maîtresse. Telle est à nos yeux la cause profonde, essentielle et fatale de la séparation.²⁴

La conduite de Madame de Warens envers Rousseau n'est donc pas irréprochable. Elle le séduit de façon calculée et égoïste.²⁵ Cependant on doit tenir compte du fait que "petit" a quand-même vingt-et-un ans lorsque cette séduction a lieu et que cette femme continue à lui consacrer de nombreuses années de sa vie. Malgré ses défauts à elle, "maman" s'occupe bien de

²⁴Hippolyte Buffenoir, *Les Charmettes et Jean-Jacques Rousseau* (Paris: Emile Paul, 1911), 54-55.

²⁵Joseph H. McMahon, "Madame de Warens", *Yale French Studies* 28 (1961-62): 98-100, rappelle que les nombreuses aventures amoureuses de cette femme ne lui ont pas fait perdre l'estime et la dévotion de beaucoup de ses contemporains, qui continuaient à parler d'elle avec beaucoup d'affection.

tous les besoins du jeune Rousseau et lui fournit la tendresse et l'affection dont il a si soif. Les critiques semblent d'ailleurs être d'accord sur certains aspects du caractère de Madame de Warens, notamment sur sa générosité et sur la bonté de son coeur. Raymond Trousson lui fait le compliment suivant: "Avec ses défauts, elle est généreuse et bonne."²⁶ Jean Ghéhenno aussi l'estime "bonne" et "charmante".²⁷

Si l'on examine de près la conduite de Rousseau et sa contribution, ou plutôt son manque de contribution, à sa relation avec Madame de Warens, l'on est tenté de conclure que la "victime" Rousseau est en grande partie responsable de ses propres malheurs. Ce qui nous frappe d'abord en examinant le récit du séjour de Rousseau chez Madame de Warens, c'est le manque apparent de réciprocité dans leurs rapports. Rousseau exige et reçoit les soins continuels de cette femme: "Elle fut pour moi la plus tendre des mères qui jamais ne chercha son plaisir mais toujours mon bien" (*Confess*, 106). Mais Rousseau paraît incapable de comprendre et d'accepter les besoins de "maman". Les nombreuses visites qu'elle reçoit le mettent continuellement en mauvaise humeur et lui donnent cause de se plaindre. Dans ses *Confessions* il exprime à maintes reprises

²⁶Raymond Trousson, *Jean-Jacques Rousseau: La marche à la gloire*, Vol. 1 (Paris: Tallandier, 1988), 92.

²⁷Jean Ghéhenno, *Jean-Jacques: En marge des Confessions 1712-1750*, vol. 1 (Paris: Bernard Grasset, 1948), 70.

son aversion pour les situations qui nécessitent le partage des attentions de "maman" avec autrui:

Sans prétendre aux faveurs du tête à tête, je le recherchois sans cesse, et j'en jouissois avec une passion qui dégénéroit en fureur, quand des importuns venoient le troubler. Sitôt que quelqu'un arrivoit, homme ou femme, il n'importoit pas, je sortois en murmurant, ne pouvant souffrir de rester en tiers auprès d'elle. J'allois compter les minutes dans son antichambre, maudissant mille fois ces éternels visiteurs, et ne pouvant concevoir ce qu'ils avoient tant à dire, parce que j'avois à dire encor plus (*Confess*, 107).
Tout à travers tout cela venoient des foules de passans, de mendiens, de visites de toute espèce. [...] Je pestois, je grommelois, je jurois, je donnois au diable toute cette maudite cohue. (*Confess*, 109-110)

Même si au début ses "fureurs la faisoient rire aux larmes" (*Confess*, 110), l'on peut imaginer comment cet attachement possessif de la part de Rousseau devait fatiguer à la longue cette femme sociable.²⁸ Pour Rousseau, il n'y a point de partage dans les rapports de l'amitié. Ce qu'il désire avant tout, c'est un "château"²⁹, un petit monde

²⁸Rousseau défend ses actions en nous disant qu'il voulait protéger Madame de Warens des nombreux visiteurs qui profitaient de sa générosité. Après la mort de Claude Anet, Rousseau prétend se soucier de la situation financière de Madame de Warens. Il la supplie de résister aux demandes des nombreux parasites "qui ne cherchoient qu'à la duper" (*Confess*, 214). Mais Rousseau, n'était-il pas lui-même son plus grand parasite?

²⁹Rousseau se sert de cette image dans ses *Confessions*: "en me montrant j'allois occuper de moi l'univers: non pas pourtant l'univers tout entier; je l'en dispensois en quelque sorte, il ne m'en falloit pas tant. Une société charmante me suffisoit sans m'embarrasser du reste. Ma modération m'inscrivoit dans une sphère étroite mais délicieusement

renfermé où seuls les habitants, réunis par des sentiments sincères, doivent se suffire mutuellement. Et tel est le monde que Rousseau imagine réaliser avec Madame de Warens. Il accepte la participation de Claude Anet dans cette union parce qu'il croit l'avoir supplanté dans les affections de "maman". Puisque Anet "entroit parfaitement dans les vues de sa maitresse, et prit en sincère amitié l'ami qu'elle s'étoit choisi" (*Confess*, 178), Rousseau ne le perçoit pas comme une menace à son bonheur et à l'idylle qu'il envisage. Avec sa tendance habituelle à recréer le passé dans ses *Confessions* comme il désire s'en souvenir, Rousseau nous peint cette vie idyllique à trois: "Ainsi s'établit entre nous trois une société sans autre exemple peut être sur la terre. Tous nos voeux, nos soins, nos coeurs étoient en commun. Rien n'en passoit au delà de ce petit cercle" (*Confess*, 201).

Mais l'auteur des *Confessions* projette une réalité qui n'a peut-être pas existé. Il prétend éprouver de l'attachement pour Anet: "je sentis reellement s'étendre à lui l'attachement que j'avois pour elle" (*Confess*, 178). Et, à l'en croire, cet attachement se porte jusqu'à l'estime: "Voilà comment je perdis le plus solide ami que j'eus en toute ma vie, l'homme estimable et rare" (*Confess*, 205). Mais ses sentiments pour

choisie, où j'étois assuré de régner. Un seul Château bornoit mon ambition. Favori du Seigneur et de la Dame, amant de la Demoiselle, ami du frère et protecteur les voisins, j'étois content; il ne m'en falloit pas davantage" (45).

Anet semblent suspects vu le titre dégradant de "valet" (*Confess*, 105) qu'il accorde à cet amant de Madame de Warens et son manque apparent de regrets lors du décès de ce premier. Le lendemain de sa mort, Rousseau s'intéresse déjà à hériter de ses vêtements, et il exprime cruellement ce désir à Madame de Warens, montrant peu de considération pour sa souffrance à la perte de son ami et compagnon.³⁰ Il se révèle donc incapable de comprendre et de partager le chagrin de cette femme endeuillée. Après la mort d'Anet, le "petit cercle" se referme davantage et Rousseau maintenant devenu le seul bénéficiaire des soins de Madame de Warens croit réaliser son rêve de la parfaite union intime.

Je devenois tout à fait son oeuvre, tout à fait son enfant et plus que si elle eut été ma vraye mère. Nous commençames, sans y songer, à ne plus nous séparer l'un de l'autre, à mettre en quelque sorte toute notre existence en commun, en sentant que reciproquement nous nous étions non seulement nécessaires mais suffisans, nous nous accoutumames à ne plus penser à rien d'étranger à nous, à borner absolument notre bonheur et tous nos desirs à cette possession mutuelle et peutêtre unique parmi les

³⁰Ghéhenno, 69-70, remet en question les événements menant à la mort de Claude Anet en mars 1734. Il propose que la première tentative au suicide soit "l'effet du désespoir à la découverte d'un rival", ce qui nierait la présupposition de Rousseau qu'ils vivaient tous les trois heureux ensemble. Selon Ghéhenno, la mort "accidentelle" d'Anet est aussi suspecte car en mars dans cette région le génipi est encore caché sous la neige. Sa mort peut alors être attribuée à la jalousie, à "la trahison de maman" et donc à l'influence de Rousseau dans leur vie. Maurice Cranston, *Jean-Jacques: The Early Life and Work of Jean-Jacques Rousseau 1712-1754* (Great Britain: W. W. Norton and Co., 1982), 110, est du même avis. Nous sommes portée à partager leurs soupçons.

humains. (*Confess*, 222)

Mais le rêve se brise lorsque Rousseau se voit supplanté par Wintzenried et encore une fois obligé de partager les faveurs de sa "maman": "En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étois peint. Toutes les douces idées que je caressois si affectueusement disparurent" (*Confess*, 263).³¹ Rousseau est incapable d'accepter cette situation où il se sent réduit au deuxième rang³², et il voit disparaître toute possibilité d'atteindre le bonheur idéal et exclusif qu'il rêve de réaliser avec "maman":

A peine eus-je resté demi-heure avec elle que je sentis mon ancien bonheur mort pour toujours. [...] Mais comment me souffrir surnuméraire près de celle pour qui j'avois été tout, et qui ne pouvoit cesser d'être tout pour moi? Comment vivre étranger dans la maison dont j'étois l'enfant. (*Confess*, 270)

³¹Dans ses *Confessions* Rousseau dit que Wintzenried s'établit chez Madame de Warens pendant son absence, après son départ pour Montpellier. Mais certains critiques insistent que selon toute probabilité, Wintzenried s'y installe bien avant le départ de Rousseau et que le voyage de ce dernier est sans doute précipité par le mécontentement qu'il éprouve à cause de cette situation. Voir entre autres: Jacques Borel, *Génie et folie de Jean-Jacques Rousseau* (Paris: José Corti, 1966), 46; Cranston, *Jean-Jacques: The early Life and Work of Jean-Jacques Rousseau 1712-1754*, 132; Crocker, *Jean-Jacques Rousseau: The Quest (1712-1758)*, 112-113; Ghéhenno, 108-109.

³²Ghéhenno, 116-117, résume la situation en le suivant: "Il avait accepté le ménage à trois avec Claude Anet. Il le refusait avec Wintzenried. C'est qu'il n'était plus le favori, et que ce nouveau partage l'humiliait autant que le premier avait flatté sa vanité. C'est que maman ne l'aimait plus."

Bref, s'il n'est pas tout pour elle, la continuation de leur liaison ne lui est plus acceptable.

Mais l'arrivée de Wintzenried, qui bouleverse tant "l'idylle des Charmettes" de Rousseau, n'est que le point de rupture d'une relation déjà tendue. Au cours des années passées avec "maman", il semble se soucier très peu des moyens de subsistance maigres de Madame de Warens. Montrant de très fortes tendances au parasitisme, il refuse de ne se donner à aucun travail rémunérateur qu'elle lui procure, préférant se consacrer à l'oisiveté de ses passe-temps, à la poursuite du plaisir: "Tout en folâtrant Maman m'étudioit, m'observoit, m'interrogeoit et bâtissoit pour ma fortune force projets dont je me serois bien passé" (*Confess*, 112). Il voyage fréquemment aux grands frais de Madame de Warens et, distrait par ses aventures, oublie cette même bienfaitrice dont il dit dans ses *Confessions*: "Son image toujours présente à mon coeur n'y laissoit place à nulle autre" (*Confess*, 109). Cependant, l'on remet en question la sincérité de ses paroles lorsqu'il raconte son retour à Annecy après avoir abandonné Monsieur le Maître³³:

³³Rousseau étudie la musique au cours de six mois avec Monsieur le Maître, compositeur et maître de musique à la Cathédrale d'Annecy. Lorsque celui-ci se querelle avec l'église et part pour Lyon, Madame de Warens demande à Rousseau de l'accompagner. Mais Rousseau l'abandonne à Lyon au moment où Monsieur le Maître fait une crise d'épilepsie dans la rue (*Confess*, 129).

Je retrouvai M. Venture, auquel malgré mon enthousiasme je n'avois pas même pensé depuis mon départ. Je le retrouvai brillant et fêté dans tout Annecy; les Dames se l'arrachèrent. Ce succès acheva de me tourner la tête. Je ne vis plus rien que M. Venture, et il me fit presque oublier Mad^e de Warens.³⁴ (*Confess*, 133)

"Maman" se trouve encore loin de ses pensées lors de son aventure amoureuse avec Madame de Larnage en route pour Montpellier: "Je ne voyois que Mad^e de Larnage et ses entours. Tout le reste de l'univers n'étoit rien pour moi, Maman même étoit oubliée" (*Confess*, 255). Mais Rousseau se rappelle très vite sa bienfaitrice chaque fois que la situation le nécessite. Il tourne toujours ses pas vers elle lorsque ses aventures prennent une mauvaise tournure et sa *Correspondance* le révèle à plusieurs reprises sollicitant son aide financière pour faciliter son retour. Mais chaque retour annonce déjà son prochain départ car Rousseau est en effet incapable de s'intégrer au monde de "maman" et elle, se lassant de lui, ne l'encourage plus à rester. S'efforçant vainement à imposer le monde onirique de ses espérances sur le monde réel et concret de Madame de Warens, refusant de n'accepter aucun compromis et de répondre à la générosité de celle-ci, Rousseau ne réussit qu'à la repousser, contribuant ainsi à sa propre aliénation.

³⁴Rousseau rencontre Venture de Villeneuve pour la première fois chez Madame de Warens en 1730. Jeune aventurier et libertin, plein de confiance en lui-même et brillant en compagnie des femmes, Venture charme et captive Rousseau.

Cet épisode de la vie personnelle de Rousseau n'est que le premier d'une série de brouilles et d'échecs malheureux et, même si nous trouvons difficile de compatir à ses misères, nous ne pouvons douter de la peine qui devait accompagner ses sentiments d'isolement pendant ses derniers jours aux Charmettes.

Les années qui suivent son séjour chez Madame de Warens marquent une période de changements critiques dans la vie de Rousseau. Sa carrière d'écrivain se confirme avec le succès de ses deux *Discours* et de son opéra *Le devin du village*. C'est aussi pendant cette époque qu'il rencontre Diderot, Grimm et Madame d'Épinay, trois amis qui ont un impact énorme sur sa vie. Cependant, l'amitié qui se forme entre eux, sincère au début, finit comme toujours en brouille.

2.2 Madame d'Epina y

"J'ai été pour Madame d'Epina y le meilleur et peut être le seul véritable ami qu'elle aura jamais" écrit Rousseau en 1758, presque douze mois après son départ de l'Ermitage.³⁵ Et voilà comment Rousseau, avec son penchant coutumier à se disculper de tout tort, aime et, en effet, doit se rappeler sa relation avec cette femme. Cependant les événements de cette époque de sa vie indiquent une réalité tout autre. Madame d'Epina y, qui accueille son "ours" à l'Ermitage en avril 1756, le renvoie de cet asile quelque vingt mois plus tard suite à une querelle acharnée qui décide une fois pour toutes la fin d'une amitié qui avait duré plus de dix ans.³⁶ Mais loin d'être la victime innocente et involontaire de la trahison et des complots de ses amis, comme le croit l'auteur des *Confessions*, Rousseau est, en effet, l'auteur de la discorde qui a provoqué cette brouille avec son amie. Un examen de ce que R. A. Leigh appelle éloquemment "le drame déplorable de

³⁵Rousseau à Jacques-François Deluc, le 2 octobre 1758. Leigh, V:246.

³⁶Rousseau a rencontré Madame d'Epina y en 1747 et l'amitié qui s'est formée entre eux a dû satisfaire au besoin de l'affection et de la consolation qu'ils ressentaient tous les deux. Rousseau, éloigné de "maman" et souffrant encore des problèmes de santé et du besoin d'être aimé, apprécie au début les marques d'affection que Madame d'Epina y lui témoigne après avoir perdu les attentions de son amant Franceuil. Voir Maurice Cranston, *The Noble Savage: Jean-Jacques Rousseau 1754-1762* (Chicago: University of Chicago Press, 1991), 14-15.

l'Ermitage"³⁷ nous montre encore une fois la triste réalité de l'impuissance de Rousseau d'entretenir des rapports amicaux et durables avec autrui.

Sans oublier les malentendus qui contribuent à les aliéner, il faut surtout tenir compte de deux épisodes qui occasionnent la rupture entre Rousseau et Madame d'Epinay. Le premier survient lorsque Rousseau, croyant découvrir une trahison de la part de Madame d'Epinay, la soupçonne d'avoir révélé sa passion pour Sophie d'Houdetot à son amant Saint-Lambert, et il l'accuse aussi d'être jalouse de Sophie. Rousseau n'hésite pas à donner tort à une femme qui est depuis longtemps sa bienfaitrice et sa "bonne amie".³⁸ Refusant d'écouter les conseils de Sophie qui l'implore de réagir avec discrétion³⁹, il attaque Madame d'Epinay avec des invectives amères:

Deux amans bien unis et dignes de s'aimer me sont chers; je m'attends bien que vous ne saurez pas qui je veux dire, à moins que je ne vous les nomme. Je présume qu'on a tenté de les desunir et que c'est de moi qu'on s'est servi pour donner de la jalousie à l'un d'eux. Le choix n'est pas fort adroit, mais il a paru le plus commode à la

³⁷"Avertissement du quatrième volume". Leigh, IV:xxi.

³⁸Rousseau se sert de ce nom affectueux dans sa correspondance avec Madame d'Epinay.

³⁹Rousseau écrit: "Mad^e d'Houdetot ne m'avoit rien tant recommandé que de rester tranquille, de lui laisser le soin de se tirer seule de cette affaire, et d'éviter, surtout dans le moment-même, toute rupture et tout éclat" (*Confess*, 453).

méchanceté et cette méchanceté, c'est vous que j'en soupçonne. J'espère que ceci devient plus clair.⁴⁰

Mais Rousseau, trop prompt à condamner Madame d'Epinay, ne se rend pas compte de sa propre culpabilité dans l'affaire. La critique moderne a déjà montré qu'il est difficile de déterminer si, en effet, Madame d'Epinay était coupable d'une trahison. Cependant, même si elle l'était, elle n'aurait fait qu'exposer une liaison réelle que Rousseau poursuivait ardemment et sans égard pour Saint-Lambert, qu'il prétendait estimer comme ami.⁴¹ En ce qui concerne l'accusation de jalousie, Rousseau n'a-t-il pas fait de son mieux pour la provoquer? Absorbé par sa passion pour Sophie d'Houdetot et ne cachant guère leur liaison, il a négligé impitoyablement la femme à qui il devait tant. Outragé de ce qu'il perçoit comme une trahison, il semble inconscient de la peine que sa conduite a dû faire à Madame d'Epinay. Rousseau est en effet incapable de comprendre et de partager la peine de son amie. Plus tard, lorsque la mère de Madame d'Epinay tombe malade, Rousseau fait une tentative faible de consoler sa protectrice, mais il n'y réussit guère à cause de l'obsession de ses

⁴⁰Rousseau à Louise-Florence-Pétronille Lalive d'Epinay, le 31 août 1757. Leigh, IV:248.

⁴¹Ceci nous rappelle sa relation avec Madame de Warens où il prétendait éprouver de l'amitié pour Anet. Rousseau montre en effet très peu d'égard pour les amants de ses amies. De plus, il est incapable de comprendre et de respecter le rôle de ces derniers dans la vie de ses amies.

propres maux qui l'empêche de compatir à la douleur des autres.

Je prends part au chagrin que vous donne la maladie de Madame vôtre mère; mais croyez que vôtre peine ne sauroit approcher de la mienne, on souffre moins encore de voir malades les personnes qu'on aime qu'injustes et cruelles.⁴²

La souffrance des autres n'est rien comparée à la sienne, et c'est ainsi que Rousseau, dans son monde narcissique, minimise les malheurs des autres tout en exagérant les siens.

Le ton sec et amer de sa lettre accusatrice à Madame d'Epinay⁴³, une lettre dépourvue de toutes traces d'amitié, est révélateur et il met en doute la sincérité des sentiments et de l'estime que Rousseau prétend jusque-là avoir pour son amie. Sa "trahison", au lieu de lui faire de la peine, semble plutôt lui inspirer de la haine pour elle. Ceci nous amène à mettre en question l'état de leur relation antérieurement à cet épisode. R. A. Leigh propose que cette "perte de confiance" soit le résultat du refus de Madame d'Epinay de se solidariser avec Rousseau dans sa dispute avec Diderot, et de sa liaison avec Grimm.⁴⁴ Notre étude de cette affaire nous porte à partager ses soupçons. Rousseau, par son propre aveu,

⁴²Rousseau à Louise-Florence-Pétronille Lalive d'Epinay, le 17 mars 1757. Leigh, IV:187.

⁴³Voir sa lettre à Louise-Florence-Pétronille Lalive d'Epinay, le 31 août 1757. Leigh, IV:248.

⁴⁴"Notes Explicatives". Leigh, IV:250.

se méfie de ses amis lorsqu'ils entretiennent des relations entre eux: "Telle a toujours été ma destinée: sitôt que j'ai rapproché l'un de l'autre deux amis que j'avois séparément, ils n'ont jamais manqué de s'unir contre moi" (*Confess*, 397). Et Rousseau a dû justement soupçonner le début d'un lien d'amitié entre Madame d'Epainay et Diderot, et donc un complot contre lui-même, lorsqu'elle a pris la défense de ce dernier dans la dispute.⁴⁵ Rousseau nous confirme ses soupçons dans ses *Confessions*: "Ce ne fut qu'après ma brouillerie avec elle et avec lui qu'ils se lièrent, et qu'il commença d'en parler avec honneur" (*Confess*, 381). Ainsi, le refus de soutien moral de la part de Madame d'Epainay lui était signe qu'elle ne méritait pas l'honneur de compter parmi ses "amis", car pour Rousseau, comme le dit très bien William Acher: "Défendre son ami est en effet au premier rang des devoirs de l'amitié".⁴⁶ Cependant il faut ici souligner une contradiction dans le concept d'amitié que propose Rousseau dans ses *Confessions*, où il nous dicte un autre devoir "de la plus sainte amitié, qui n'est pas de se rendre toujours agréable mais de conseiller

⁴⁵Nous ne voyons aucune raison de soupçonner que les intentions de Madame d'Epainay ne soient bonnes et sincères dans cette affaire. Sa correspondance avec Rousseau à cette époque la montre raisonnable et tendre dans ses arguments où elle essaie de persuader Rousseau de garder son amitié avec Diderot. Nous renvoyons tout particulièrement aux lettres 483 (Leigh IV:175) et 487 (Leigh IV:184).

⁴⁶William Acher, *Jean-Jacques Rousseau: écrivain de l'amitié* (Paris: A.-G. Nizet, 1971), 110.

toujours pour le mieux" (*Confess*, 590). Evidemment ce "devoir" est un privilège qu'il n'accorde qu'à lui-même, étant donné qu'il ne tolère point "les conseils" de ses amis, surtout les conseils pour "le mieux".

Il est incontestable que la liaison entre Madame d'Epinay et Grimm a dérangé considérablement Rousseau et l'a mené à douter de la sincérité de l'attachement de sa bienfaitrice pour lui. Rousseau consacre plus ou moins neuf pages de ses *Confessions* (465-475) à l'illustration des maux dont l'afflige Grimm et le thème principal de ses plaintes se résume en le suivant:

J'avois donné à Grimm tous mes amis sans exception; ils étoient tous devenus les siens. [...]

Voici plus; mes propres amis dont je fis les siens, et qui tous m'étoient tendrement attachés avant cette connoissance, changèrent sensiblement pour moi quand elle fut faite. Il ne m'a jamais donné aucun des siens, je lui ai donné tous les miens, et il a fini par me les tous ôter. Si ce sont là des effets de l'amitié, quels seront donc ceux de la haine? (*Confess*, 469-470)

Rousseau écrit ceci longtemps après la brouille de 1757 mais on aperçoit cette peur d'être délaissé de ses amis à cause de Grimm dans sa correspondance déjà avant la première querelle avec Madame d'Epinay: "M. Grimm ne sera pas content lui-même qu'il ne m'ait ôté tous les amis que je lui ai donnés."⁴⁷ Tenant compte du caractère rancunier et méfiant de

⁴⁷Rousseau à Louise-Florence-Pétronille Lalive d'Epinay, le 13 mars 1757. Leigh, IV:171.

Rousseau, il ne serait guère incompréhensible que l'association de Madame d'Epinay avec son "implacable ennemi" (*Confess.*, 472)⁴⁸ ait déjà diminué son affection pour elle au moment de leur première querelle et ait contribué dans une large mesure à la deuxième.

Cette deuxième querelle funeste, qui décide de son avenir, est provoquée par le refus peu raisonnable de Rousseau d'accompagner Madame d'Epinay à Genève. L'incident se serait passé sans répercussions trop sévères si Rousseau n'avait pas profité de l'occasion pour lancer une attaque déraisonnable contre son hôtesse. Mais cet acte de justification se retourne contre lui et engendre une série d'événements qui finissent par l'isoler davantage.

Dans une lettre adressée à Grimm Rousseau tente de défendre sa conduite et son refus devant ses amis qui lui conseillent d'accompagner Madame d'Epinay.⁴⁹ Mais cette lettre, ainsi que d'autres, loin de fournir des justifications convaincantes de ses actions, révèle à la fois son animosité et son ingratitude envers Madame d'Epinay. Elle nous indique surtout son refus de reconnaître son manque de gratitude envers ses amis. Rousseau y commence son argument par affirmer

⁴⁸Ce titre est également prêté à Tronchin: "mes deux plus implacables ennemis".

⁴⁹Rousseau à Friedrich Melchior Grimm, le 26 octobre 1757. Leigh, IV:297.

la réciprocité de son amitié pour sa bienfaitrice: "Si madame d'Epinay m'a témoigné de l'amitié, je lui en ai témoigné davantage. Les soins ont été mutuels, et du moins aussi grands de ma part que de la sienne".⁵⁰ Mais en réalité, sa véritable conduite envers cette femme dément ce qu'il soutient dans ses lettres, car que fait-il au fond pour elle? A en croire Rousseau, il lui a déjà fait le plus grand sacrifice qu'il ne pas être retourné dans son pays natal au moment où il l'avait tant désiré:

Qu'ai-je fait de mon côté pour madame d'Epinay? Dans le temps que j'étois prêt à me retirer dans ma patrie, que je le desirois vivement, et que je l'aurois dû, elle remua ciel et terre pour me retenir. A force de sollicitations, et même d'intrigues, elle vainquit ma trop juste et longue résistance: mes vœux, mon goût, mon penchant, l'improbation de mes amis, tout céda dans mon coeur à la voix de l'amitié; je me laissai entraîner à l'Hermitage. Dès ce moment j'ai toujours senti que j'étois chez autrui, et cet instant de complaisance m'a déjà donné de cuisans repentirs.⁵¹

Il continue:

Comparez les bienfaits de madame d'Epinay avec mon pays sacrifié et deux ans d'esclavage, et dites-moi qui d'elle ou de moi a le plus d'obligations à l'autre.⁵²

⁵⁰Leigh, IV:298.

⁵¹Leigh, IV:298.

⁵²Leigh, IV:299. Rousseau nie à maintes reprises la générosité de ses "bienfaits", qu'il voit toujours comme compromettants. Il lui fait des reproches peu gracieux lorsqu'elle lui offre des cadeaux. Il faut noter, cependant, que malgré son ingratitude apparente, Rousseau accepte ses cadeaux lorsqu'ils lui sont utiles. Il se décharge ensuite de

Mais Rousseau avait-il vraiment tant envie de retrouver son pays natal avant de s'installer à l'Ermitage? Nous pensons que non. En quittant l'Ermitage il trouve refuge à Mont-Louis, et non à Genève. Ce n'est qu'en 1762, suite à un décret d'arrêt contre sa personne, qu'il se réfugie en Suisse. En outre, certains critiques ont déjà constaté que sa correspondance de cette époque révèle qu'il montrait peu d'inclination d'y retourner.⁵³ Dans ses *Confessions*, il se contredit vis-à-vis de son désir de partir et admet que pour poursuivre sa carrière d'écrivain, il lui était utile de rester en France:

J'aurois été bien moins libre à Geneve même, où, dans quelque lieu que mes livres fussent imprimés, le magistrat avoit droit d'épiloguer sur leur contenu. Cette considération avoit beaucoup contribué à me faire céder aux instances de Mad^e d'Epinay et renoncer au projet d'aller m'établir à Genève. (*Confess*, 406)

la dette en accusant sa bienfaitrice de l'avoir obligé à accepter ses bienfaits. Il écrit: "Quant aux bienfaits, premièrement je ne les aime point, je n'en veux point, et je ne sais aucun gré de ceux qu'on me fait supporter par force. J'ai dit cela nettement à madame d'Epinay avant d'en recevoir aucun d'elle." (Leigh, IV:298)

⁵³Voir Crocker, *Jean-Jacques Rousseau: The Quest (1712 - 1758)*, 255: "His correspondence reveals still another consideration. In November 1755 he wrote to a Genevan friend, Jallabert, that in Geneva he could not earn enough by copying, and that he would not want to nourish his compatriots' frivolous tastes [...]. To Lenieps and Mme. Dupin he alleged other difficulties: his promises to Mme. LeVasseur and his sentimental attachment to Paris. All were ways of saying that he did not really want to go."

Quant aux "deux ans d'esclavage", était-il véritablement l'esclave de son amie comme il l'allègue? Le terme "esclavage" nous semble bien exagéré pour décrire ses vingt mois passés auprès de la femme qu'il prend d'abord comme amie et confidente. Madame d'Epinay nous paraît bien remplir ses devoirs envers Rousseau. Lorsque ce dernier se querelle avec son ami Diderot, elle intervient et tente de sauver leur amitié. Elle recherche sincèrement sa compagnie et ses lettres nous la montrent continuellement inquiète de la santé et du bien-être de son "ours".⁵⁴ Rousseau lui-même loue sa bonté envers ses amis:

J'ai déjà dit que Mad^e d'Epinay avoit des qualités très aimables: elle aimoit bien ses amis, elle les servoit avec beaucoup de zèle et n'épargnant pour eux ni son tems ni ses soins, elle méritoit assurément bien qu'en retour ils eussent des attentions pour elle. (Confess, 410)

Cependant Rousseau ne témoigne guère le même intérêt pour Madame d'Epinay. Toujours prêt à se plaindre, il a tendance à minimiser ce qu'elle fait pour lui et à se montrer la victime piteuse de ses prétendues manipulations.⁵⁵ Mais ses plaintes

⁵⁴Rousseau admet ceci dans ses *Confessions*: "Mad^e d'Epinay, inquiète de me savoir seul en hiver au milieu des bois dans une maison isolée envoyoit très souvent savoir de mes nouvelles" (436).

⁵⁵Sophie d'Houdetot note avec beaucoup d'intuition cette tendance de Rousseau à imaginer toujours du mal où il n'y en a pas: "Il semble que vostre coeur aigry se plaise à nourrir et à augmenter les sentimens qui l'afflige." (Leigh, IV:285)

sont souvent sujettes à des contradictions et révèlent l'injustice flagrante de beaucoup de ses accusations.

Tout en sollicitant la compagnie de Madame d'Epinay, Rousseau la repousse lorsqu'il commence à croire être tenu sous le joug.⁵⁶ Dans une lettre à Grimm, il s'en plaint en accusant Madame d'Epinay d'intérêt personnel dans ses gestes d'amitié:

Cependant, loin de me livrer aux charmes de la solitude, seule consolation d'un infortuné accablé de maux, et que tout le monde cherche à tourmenter, je vis que je n'étois plus à moi. Madame d'Epinay, souvent seule à la campagne, souhaitoit que je lui tinsse compagnie: c'étoit pour cela qu'elle m'avoit retenu. Après avoir fait un sacrifice à l'amitié, il en fallut faire un autre à la reconnaissance.⁵⁷

Ses *Confessions* nous en fournissent un récit assez confus et contradictoire. Rousseau avoue que, tenant compte de sa "répugnance pour les sociétés nombreuses" (*Confess*, 410), Madame d'Epinay propose de le prévenir quand elle est seule pour qu'il lui rende visite. Mais il prend la situation à contresens et n'y voit qu'une augmentation de contrainte:

⁵⁶Rousseau semble plus souvent exprimer son désir de la voir lorsqu'elle est absente de la Chevrette et donc incapable de lui rendre visite. Il communique son vœu à Madame d'Epinay à maintes reprises dans sa *Correspondance*. Voir entre autres ses lettres du 19 avril 1756 (Leigh, IV:6) et du 9 décembre 1756 (Leigh, IV:137). Cependant, il faut noter qu'il montre beaucoup moins d'enthousiasme pour sa compagnie lorsqu'il reçoit ses visites. Le rêve lui est plus agréable que la réalité.

⁵⁷Rousseau à Friedrich Melchoir Grimm, le 26 octobre 1757. Leigh, IV:299.

Mad^e d'Epinay s'en prévalut pour me faire une proposition qui paroissoit m'arranger, et qui l'arrangeoit davantage. C'étoit de me faire avertir toutes les fois qu'elle seroit seule ou à peu près. [...] Il s'ensuivit de là que je ne lui faisois plus de visite à mon heure mais à la sienne, et que je n'étois jamais sur de pouvoir disposer de moi-même un seul jour. [...] Il falloit me soumettre à ce joug; je le fis, et même assez volontiers pour un aussi grand ennemi de la dépendance. (*Confess*, 410-411)

Cependant, un peu plus loin il raconte les absences fréquentes de Madame d'Epinay de l'Ermitage:

Mad^e d'Epinay, qui d'ordinaire passoit l'été presque entier à la campagne n'y passa qu'une partie de celui-ci; soit que ses affaires la retinssent davantage à Paris, soit que l'absence de Grimm lui rendit moins agréable le séjour de la Chevrette. Je profitai des intervalles qu'elle n'y passoit pas, ou durant lesquels elle y avoit beaucoup de monde, pour jouir de ma solitude. (*Confess*, 412)

L'incohérence de son récit nous porte à remettre en question la véracité de son assujettissement. Elle révèle plutôt que pour lui, la compagnie des autres n'est désirable que selon ses propres besoins. Elle doit se conformer à des restrictions imposées par son goût de la liberté personnelle absolue et par son refus de compromettre cette liberté. Rousseau est incapable de comprendre et de répondre aux besoins de Madame d'Epinay, là où elle recherche sa compagnie et son soutien. Ceci n'est que trop évident dans son refus de l'accompagner à Genève où elle doit voir le médecin Tronchin. Dans cet incident Rousseau se sert de son prétexte préféré - sa santé ne lui permet pas d'entreprendre un tel voyage. Dans

son refus d'accepter la responsabilité de son ingratitude, Rousseau a même l'audace de soupçonner sa bienfaitrice d'être complice d'un complot organisé par ses ennemis.⁵⁸ Son cynisme à l'égard des obligations qu'on doit à ses amis éclate dans une lettre à Grimm:

C'est qu'elle m'aime, dira-t-on; c'est son ami dont elle a besoin. Oh! que je connois bien tous les sens de ce mot d'amitié! C'est un beau nom qui sert souvent de salaire à la servitude; mais où commence l'esclavage, l'amitié finit à l'instant.⁵⁹

Rousseau ne ressent aucun regret face à son "impuissance" à accompagner Madame d'Epinay jusqu'à Genève et il l'attaque cruellement dans sa défense de lui-même. Mais ses accusations amères ne servent qu'à cacher ses propres défauts, soupçons et faiblesses. Il est en effet incapable de contribuer à l'amitié et en condamnant les autres il tente de se disculper de tout tort.⁶⁰ Toujours la victime, jamais à blâmer, il se retrouve

⁵⁸Dans ses *Confessions*, Rousseau fait allusion à un "motif secret" sans préciser l'exacte nature de ce secret de Madame d'Epinay. Certains critiques sont de l'avis qu'il s'agissait d'une grossesse illégitime et que Rousseau soupçonnait ses amis de vouloir le jeter dans une situation compromettante où on lui accorderait la paternité de l'enfant.

⁵⁹Rousseau à Friedrich Melchoir Grimm, le 26 octobre 1757. Leigh, IV:300.

⁶⁰Starobinski, *La transparence et l'obstacle*, 294-295, est du même avis: "La tâche est bien plutôt de faire en sorte que, par essence, la faute ne puisse jamais être sienne, qu'elle soit toujours une réalité étrangère: la faute des autres, le caprice du sort, la mécanique involontaire de l'émotion, le maléfice anonyme de l'apparence trompeuse.[...] Alors, il se dépossède non seulement de sa responsabilité, mais du coup il met sur le compte de l'adversité étrangère la faute virtuelle

seul à la fin, ce qui ne le satisfait pas non plus.

"L'amitié est éteinte entre nous, Madame" écrit Rousseau avant son départ de l'Ermitage.⁶¹ Mais l'amitié, a-t-elle jamais été réalisée entre lui et Madame d'Epinaï? Il est difficile de concevoir une vraie amitié, comme la leur, fondée sur l'ingratitude, de fréquentes rebuffades, la méfiance, les accusations et un manque apparent de réciprocité. Nous y voyons plutôt une tentative de l'amitié qui finit en échec lorsque la réalité n'atteint pas le rêve. Sa relation avec Madame d'Epinaï exige plus de lui qu'il n'est prêt à donner. Rousseau ne peut pas s'intégrer au monde de Madame d'Epinaï et de ses amis à cause de ses immenses exigences. Son désenchantement et son amertume se révèlent dans sa lettre sèche de rupture définitive à Madame d'Epinaï:

Je vous remercie du séjour que vous m'avez engagé d'y faire, et je vous en remerciérois de meilleur cœur si je l'avois payé moins cher. Au reste, vous avez raison de me trouver malheureux; personne au monde ne sait mieux que vous combien je dois l'être. Si c'est un malheur de se tromper dans le choix de ses amis, c'en est un non moins cruel de revenir d'une erreur si douce.

Votre jardinier est payé jusqu'au premier

qui habite toute volonté et toute liberté. En lui volant ses actes, les autres le délivrent aussi de la possibilité du mal: le voici immuablement pur parce qu'ils sont devenus immuablement méchants." Voir aussi Crocker, *Jean-Jacques Rousseau: The Quest (1712-1758)*, 345.

⁶¹Rousseau à Louise-Florence-Pétronille Lalive d'Epinaï, le 23 novembre 1757. Leigh, IV:372.

janvier.⁶²

Et c'est ainsi que Rousseau quitte l'Ermitage et une relation qui a changé sa vie à jamais. Son manque de reconnaissance de tout ce que cette femme a fait pour lui n'est que trop évident à travers les sentiments qu'il exprime dans sa dernière lettre à Madame d'Epinay. Cette relation, peut-être plus que toutes les autres de Rousseau, montre son refus de reconnaître et de payer de retour la générosité de ses amis. William Acher se rend bien compte de ce manque de réciprocité dans les relations sociales de Rousseau quand il écrit:

On peut se demander vraiment si, au niveau le plus profond, ce n'est pas à Rousseau lui-même que l'on pourrait reprocher un manque de réciprocité affective. La qualité de l'amitié qu'il pouvait dispenser était-elle vraiment l'équivalent affectif de celle qu'il recevait, ou du moins qu'il exigeait?

De l'amitié qu'il recherchait, nous savons qu'il fallait qu'elle fût orientée moins vers le plaisir de l'ami que vers son bien à lui.⁶³

Cependant, malgré son caractère égocentrique et difficile, Rousseau n'a jamais de difficulté à trouver d'autres amis, d'habitude riches et importants, pour l'aider dans ses moments de détresse.

⁶²Rousseau à Louise-Florence-Pétronille Lalive d'Epinay, le 17 décembre 1757. Leigh, IV:392.

⁶³Acher, 175.

2.3 Les Luxembourg

Encore tracassé par les conséquences des querelles de 1757, Rousseau trouve un répit temporaire de la peine de sa désaffection pour ses relations lorsqu'il est accueilli chaleureusement chez les Luxembourg à Montmorency. On lui offre l'affection et le respect tant désirés par son âme angoissée, et Rousseau, de naissance humble, se sent de nouveau aimé et recherché par des aristocrates. Les Luxembourg le prennent aussitôt en amitié et s'inquiètent considérablement de son bien-être. Ils lui proposent leur "petit château" comme logement en attendant que les réparations de la maison de Mont-Louis que lui avait fournie un de ses amis, Monsieur Mathas, procureur fiscal du Prince de Condé, soient faites. Rousseau accepte leur amitié et leur générosité mais ne tarde pas à établir, dans une lettre à Monsieur de Luxembourg, des conditions qui doivent gouverner leurs relations amicales:

Je pense que si nous Sommes tous deux tels que j'aime à le croire, nous pouvons former un Spectacle rare et peut-être unique dans un commerce d'estime et d'amitié, [...]. Mais pour cela, Monsieur, il faut rester tel que vous êtes, et me laisser tel que je suis. Ne veuillez point être mon patron; je vous promets, moi, de ne point être votre panegyriste. [...]
Monsieur le Maréchal, je souhaite de vous voir, de cultiver votre estime, d'apprendre de vous à la mériter; mais je ne puis vous Sacrifier ma retraite. Faites que je puisse vous voir seul, et trouvez bon que je vous voye que de cette

manière.⁶⁴

Il est donc prêt à entrer en amitié avec eux à condition que sa liberté personnelle et sa solitude n'y soient nullement compromises, et cette fois-ci Rousseau semble avoir trouvé les candidats idéaux pour son contrat d'amitié. Ses rapports avec ces gens nobles flattent sa vanité et diminuent ses sentiments d'infériorité. Les Luxembourg, sans tenter de le dominer ou d'adopter un air d'autorité sur lui, se conforment parfaitement à ses vœux. On le comble de louanges et de marques d'estime, on lui passe le moindre caprice, et on lui demande sa compagnie comme il faut, sans l'exiger et sans montrer du déplaisir à ses fréquentes rebuffades. En tout, les Luxembourg le traitent d'égal à égal et lui montrent une déférence normalement réservée aux gens de leur haute classe sociale. Leur correspondance avec Rousseau nous fournit de nombreux exemples de leur acquiescement à ses demandes. Tenant compte de son caractère méfiant, ils le rassurent souvent de leur dévotion et de leur respect pour sa solitude.⁶⁵ Mais même dans une ambiance si chaleureuse qui semble favoriser à tous égards le développement d'une amitié durable, Rousseau se

⁶⁴Rousseau à M. de Luxembourg, le 27 mai 1759. Leigh, VI:108.

⁶⁵Voir entre autres les lettres de Madame de Luxembourg, du 9 mai 1759 (Leigh, VI:96) et du 18 août 1759 (Leigh, VI:155) et celle de Monsieur de Luxembourg du 4 juin 1759 (Leigh, VI:114).

montre encore une fois incapable d'y fonder une relation satisfaisante. Il reste trop conscient des différences sociales qui l'écartent des Luxembourg et il y voit un obstacle à la vraie amitié.⁶⁶ Cette gêne qu'il éprouve se manifeste surtout dans son rapport avec Madame de Luxembourg. Dans ses *Confessions*, il exprime l'embarras qu'il ressentait en sa compagnie:

Je n'ai pourtant jamais été très à mon aise avec Mad^e la Maréchale. Quoique je ne fusse pas parfaitement rassuré sur son caractère je le redoutais moins que son esprit. C'étoit par là surtout qu'elle m'imposoit. [...] Je savais que les femmes et surtout les grandes Dames veulent absolument être amusées, qu'il vaudroit mieux les offenser que les ennuyer, et je jugeois par ses commentaires sur ce qu'avoient dit les gens qui venoient de partir, de ce qu'elle devoit penser de mes balourdises. (*Confess*, 522)

Ceci, écrit longtemps après son séjour à Montmorency, nous confirme que Rousseau, malgré les efforts des Luxembourg, n'a jamais pu se débarrasser de la méfiance et de la gêne qui ternissaient ses rapports avec eux.⁶⁷

⁶⁶Il indique ce problème à Monsieur de Luxembourg dans sa lettre du 30 avril 1759 (Leigh, VI:83-84).

⁶⁷Rousseau nous dit pourtant qu'il avait une confiance totale en Monsieur de Luxembourg: "Je me sentis si sûr de lui qu'il ne m'étoit pas même venu dans l'esprit une seule crainte sur la durée de son amitié. Rien de ce qui m'intimidoit de la part de Mad^e la Mareschale ne s'est un moment étendu jusqu'à lui" (*Confess*, 534). Cependant il est curieux de noter qu'un peu plus tard il constate une froideur dans le comportement de Monsieur de Luxembourg au moment de son départ de Montmorency: "J'avois une clef du parc dont je me servais pour ouvrir la porte, après quoi, au lieu de remettre la clef dans ma poche

Troublé par cet écart qu'il aperçoit entre lui et les Luxembourg, Rousseau ressent continuellement le besoin de se rassurer de leur affection et dévotion. Sa *Correspondance* nous révèle ses efforts pour solliciter les assurances de leur amitié soit en niant les sentiments qu'ils éprouvent envers lui, soit en lançant des accusations et des reproches auxquels les Luxembourg répondent généralement avec beaucoup de délicatesse et de tendresse.⁶⁸ Lorsque Rousseau reproche brusquement à la Maréchale d'avoir fait cadeau d'une robe à Thérèse sans son consentement, elle répond en affirmant son amitié pour lui:

Vous me grondé et vous m'ecrivé monsieur la letre la plus affligeante, vous me menacé de ne me point aimer, en verité sy je me laissé aler a vous dire tout ce que je pence je croy que je vous querelerois, mais j'aime bien mieux oubliay votre letre pour ne songer qu'a vous et au plaisir infinie que j'auray sy vous vené icy.

Et bien monsieur malgré vos menaces je vous aime de tout mon coeur et je vous assure que je ne

je la lui tendis sans mot dire. Il la prit avec une vivacité surprenante, à laquelle je n'ai pu m'empêcher de penser souvent depuis ce tems-là" (*Confess*, 584). Evidemment sa confiance en Monsieur de Luxembourg, malgré ce qu'il en dit, est moins que parfaite.

⁶⁸Starobinski, *La transparence et l'obstacle*, 161, a déjà noté cette tendance chez Rousseau: "Il en va de même entre Jean-Jacques et ses amis: dès que survient le moindre malentendu, il se replie sur lui-même et s'éloigne. Plus encore, il travaille activement à alourdir le malentendu; il accumule les griefs, les reproches, les soupçons; ses lettres sont de longues plaintes adressées à l'ami coupable. Jean-Jacques veut se savoir aimé, et pour obtenir cette certitude, pour obliger l'ami à lui dévoiler son coeur dans l'effusion brillante du retour, il multiplie les dénégations désabusées."

changerai jamais.⁶⁹

Plus tard, on le voit s'alarmer d'une "plaisanterie" qu'elle écrit dans une de ses lettres, et comme toujours, sa réponse est celle que Rousseau désire entendre. Elle le supplie de lui pardonner et lui dit encore qu'elle l'aime:

Je cerois dans la tristesse tan que je n'auray pas de certitude que vous n'ete plus fache contre moy, ainsy monsieur je vous demande a deux genoux un petit mot pour me tranquilisé et je vous suplie d'etre persuadé que mest sentiments pour vous sont de nature a ne jamais finire.⁷⁰

Cependant, même après de nombreuses promesses de leur amitié, Rousseau reste insatisfait. Toujours tourmenté de soupçons et de doutes, il continue à chercher la certitude dont dépendent son bonheur et sa paix. Ses amis, se fatiguant de ses plaintes et de son continuel désir d'être rassuré, se rendent compte de l'inutilité de leurs efforts. Même la bonté des Luxembourg n'est pas sans limites. On sent la frustration de Madame de Luxembourg lorsqu'elle lui écrit en 1761:

Ne conoitré vous jamais les sentiments que j'ay pour vous, il faut donc vous dire pour la centieme fois que je vous aime de tout mon coeur et que je ne changeray point, tan que je vivray vous ceré aimé avec la même tendresse et la même fidelité.⁷¹

⁶⁹Madame de Luxembourg à Rousseau, le 3 septembre 1759. Leigh, VI:158.

⁷⁰Madame de Luxembourg à Rousseau, le 19 novembre 1759. Leigh, VI:205.

⁷¹Madame de Luxembourg à Rousseau, le 18 novembre 1761. Leigh, IX:250.

Cherchant toujours du réconfort pour ses maux, Rousseau est cependant incapable de montrer la même considération à ses deux amis. Suite aux maladies et aux décès dans la famille Luxembourg, l'incompréhension de la part de Rousseau en ce qui concerne la profondeur du chagrin de Madame et de Monsieur de Luxembourg éclate dans sa *Correspondance*. Il écrit à Monsieur de Luxembourg après la mort de la soeur de ce dernier:

J'apprends, Monsieur le Mareschal, la perte que vous venez de faire, et ce moment est un de ceux où j'ai le plus de regret de n'être pas auprès de vous. Car la joye se suffit à elle-même, mais la tristesse a besoin de s'épancher, et l'amitié est bien plus précieuse dans la peine que dans le plaisir. Que les mortels sont à plaindre de se faire entre eux des attachemens durables! Ah! puisqu'il faut passer Sa vie à pleurer ceux qui nous sont chers, à pleurer les uns morts, les autres peu dignes de vivre, que je la trouve peu regrettable à tous égards! Ceux qui S'en vont sont plus heureux que ceux qui restent, ils n'ont plus rien à pleurer.⁷²

Dans ses lettres de consolation ou de condoléances, il n'arrive pas à s'oublier complètement et il a tendance à y faire toujours un récit de ses propres afflictions plutôt que d'y reconnaître celles des autres. Il semble sous-estimer la douleur d'autrui en comparaison avec les souffrances qu'il ressent lui-même. Au lieu d'exprimer sincèrement sa compassion, il se perd trop souvent dans l'égoïsme de l'apitoiement de lui-même.

⁷²Rousseau à Monsieur de Luxembourg, le 26 décembre 1759. Leigh, VI:245-246.

Le séjour de Rousseau chez les Luxembourg se termine abruptement en juin 1762 lorsqu'il est obligé de s'enfuir de Montmorency pour éviter l'arrestation après la condamnation de l'*Emile* et de son *Contrat Social* par les autorités françaises. Cependant, nous sommes de l'avis que, même si Rousseau était resté à Montmorency, l'amitié qu'ils avaient cultivée entre eux se serait très vite transformée en désillusion. Ne pensant constamment qu'à lui-même et éloigné à jamais d'eux par sa conscience des barrières sociales, Rousseau n'aurait jamais atteint le niveau d'intimité nécessaire à la réalisation de l'amitié, telle qu'il la recherche. Nous concluons comme Junko Mikami⁷³ que la seule solution à son dilemme semble se résumer en une phrase que le philosophe écrit aux Luxembourg le 13 août 1759: "Que n'habitez-vous Clarens."⁷⁴ L'imagination lui offre donc son dernier recours.

* * *

Notre analyse des rapports entre Rousseau et plusieurs de ses principaux amis permet donc de conclure que le caractère orageux, idéaliste et égoïste de Rousseau, sans être la seule

⁷³Junko Mikami, *Les relations sociales chez Jean-Jacques Rousseau: Essai de lecture critique de la seconde partie des Confessions* (Genève-Paris: Slatkine, 1987), 112.

⁷⁴Rousseau à Madame de Luxembourg, le 13 août 1759. Leigh, VI:148.

et unique cause de son impuissance à entretenir une relation permanente avec autrui, exerce une influence négative indéniable sur ses rapports avec les autres et contribue largement à son aliénation. A Jean-Jacques, qui déclare avec une audace qui lui est tout à fait typique "j'étois fait pour être le meilleur ami qui fut jamais",⁷⁵ il manque, en effet, les qualités qu'exige la vraie amitié. Il ne pratique guère le même désintéressement qu'il exige d'autrui dans ce qu'un critique appelle sa "quête de l'amitié édifiée sur le fondement d'instincts tournés beaucoup moins vers autrui que vers le confort affectif et moral, la chaleur, le sein maternel, et en définitive le moi."⁷⁶ L'amitié chez Rousseau doit donc satisfaire à tous les besoins du moi mais en même temps garantir inconditionnellement son individualité et sa liberté personnelle. Le rêve du jeune Rousseau sur la route de Genève nous en semble particulièrement révélateur:

Libre et maître de moi-même, je croyais pouvoir tout faire, atteindre à tout: [...] J'entrois avec sécurité dans le vaste espace du monde; mon mérite alloit le remplir: à chaque pas j'allois trouver des festins, des trésors, des aventures, des amis prêts à me servir, des maîtresses empressées à me plaire: en me montrant j'allois occuper de moi l'univers. (*Confess*, 45)

⁷⁵Jean-Jacques Rousseau, *Oeuvres complètes*, édition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, collection Bibliothèque de la Pléiade, vol. I: *Mon Portait* (Paris: Gallimard, 1959), 1124.

⁷⁶Acher, 181.

Rousseau nous révèle donc inconsciemment la nature égocentrique de son idéal de l'amitié: maintenir sa liberté tout en jouissant des services illimités des autres.⁷⁷ Renfermé donc dans le monde narcissique de ses rêves et de ses espérances, Rousseau est incapable de comprendre les besoins de ses amis et de s'intégrer à la société. Seul le monde imaginaire de Clarens semble lui offrir la possibilité de vivre avec des êtres qui puissent satisfaire à ses exigences en ce qui concerne l'amitié parfaite.

⁷⁷Acher, 154, est du même avis: "Qu'il s'agisse de citoyenneté, d'amitié, ou de mariage, l'essentiel pour Rousseau est de préserver sa liberté contre toute atteinte irréversible pouvant résulter de l'existence d'une institution ou d'un lien."

CHAPITRE 3

L'ÉCHEC DE L'AMITIÉ PARFAITE DANS L'OEUVRE ROMANESQUE

"Le premier de mes besoins, le plus grand, le plus fort, le plus inextinguible, étoit tout entier dans mon coeur: c'étoit le besoin d'une société intime et aussi intime qu'elle pouvoit l'être" écrit Rousseau dans ses *Confessions* (414). Et c'est tout justement dans le monde de Saint-Preux et de Julie que Rousseau tente de satisfaire à ce besoin qui le dévore. A travers ces êtres idéalisés, Rousseau vit métaphysiquement dans un monde imaginaire qui promet de lui offrir tout ce que son coeur recherche, tout ce que la réalité lui refuse: amour, amitié, bonheur, mais surtout réintégration dans la société.

Au cours de ce chapitre nous allons étudier les relations qui existent entre le héros et l'héroïne de ce prototype rousseauiste d'une société "intime". Nous examinerons également les rapports de ces derniers avec Milord Edouard et Claire, leurs deux amis qui ne semblent avoir d'autre fonction dans l'histoire que de répondre aux besoins des amants, de travailler pour le bien personnel de ces derniers.⁷⁸ Nous consacrerons une grande partie de ce chapitre à Saint-Preux, avec qui Rousseau s'identifie par aveu personnel, car à notre avis, c'est ce personnage qui reflète le mieux le narcissisme

⁷⁸Anne Srabian de Fabry, *Etudes autour de la Nouvelle Héloïse* (Sherbrooke, Qué.: Naaman), 97, remarque: "Tel qu'il est conçu dans le roman utopique de Rousseau l'ami parfait est en effet un objet au service d'un moi-sujet."

de son créateur: "Epris de mes deux charmans modèles, je m'identifiois avec l'amant et l'ami le plus qu'il m'étoit possible; mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentoiss" (*Confess*, 430). Ce jeune héros est censé être doué d'un caractère qui, dans le contexte imaginaire du roman, doit le rendre digne de l'amour de l'héroïne et de l'amitié de tous ceux qui entrent en rapport avec lui. Cependant, c'est chez lui, dans ses relations avec son amante Julie et avec son ami Milord Edouard, que l'on voit se manifester les exemples d'égoïsme les plus frappants du roman.

3.1 Saint-Preux

Dans sa première lettre à Julie, Saint-Preux lui écrit: "Si je souffre, j'ai du moins la consolation de souffrir seul, et je ne voudrais pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre" (NH, 31). Cependant toutes les actions du héros au cours de l'histoire ne font que nier la sincérité et la vérité de cette première déclaration, car tout compte fait, le seul bonheur qui importe vraiment c'est celui de Saint-Preux.

Le roman commence par trois lettres successives du précepteur Saint-Preux dans lesquelles il dévoile l'état de son coeur et essaie de provoquer une réponse de son élève Julie. Dans sa première lettre il défend sa décision de rester et d'annoncer ses sentiments à Julie en disant qu'il ne veut pas abandonner les responsabilités que Madame d'Etange lui a confiées à l'égard de l'éducation de sa fille. Il écrit:

Mais comment me retirer décemment d'une maison dont la maîtresse elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde? Comment frustrer cette tendre mere du plaisir de surprendre un jour son époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce dessein? Faut-il quitter impoliment sans lui rien dire? (NH, 32)

Son argument a donc deux éléments. D'abord, la défense: il mérite de rester chez les d'Etange car la mère de Julie l'a confirmé en le choisissant comme précepteur. Ensuite, les excuses: il a des devoirs à remplir pour Madame d'Etange et

lui doit conséquemment de la loyauté. De plus il prétend ne pas vouloir affronter cette femme en lui avouant ses sentiments pour sa fille, ce qu'il sera obligé de faire si Julie n'empêche pas son départ: "Faut-il lui déclarer le sujet de ma retraite, et cet aveu même ne l'offensera-t-il pas de la part d'un homme dont la naissance et la fortune ne peuvent lui permettre d'aspirer à vous?" (NH, 32). Mais ce qu'il ne comprend pas, c'est qu'il trahit déjà la confiance de Madame d'Etange en écrivant cette première lettre d'amour à sa fille. Sa confession d'amour et ses tentatives pour entraîner une réponse de Julie brisent la distance professionnelle qui devrait exister entre un précepteur et sa jeune étudiante, et indiquent ainsi l'insincérité de ses égards pour la mère. Sa poursuite sans remords d'une correspondance clandestine avec Julie au cours des deux premières parties de l'histoire et son rôle dans leur rencontre sexuelle font davantage preuve qu'il fait peu de cas des sentiments de la "tendre mere" de son élève. Dans son désir égoïste d'établir une relation avec l'objet de sa passion, de se procurer une place dans son monde et d'y confirmer son propre bonheur, il est indifférent aux troubles que ses actions puissent provoquer chez la famille d'Etange.

Saint-Preux paraît inconscient de la gêne que sa conduite cause à Julie au début de l'histoire. Comme le fait remarquer avec justesse Charles Dédéyan: "Il ne comprend pas d'abord que

la réserve de Julie vient du trouble qu'il lui cause, tant il est occupé du sien propre qui est déjà sensuel."⁷⁹ Ses premières lettres sont remplies de nombreuses plaintes et lamentations concernant son état désespéré et il accuse Julie à plusieurs reprises d'aggraver cruellement ses tourments par sa réserve et son silence: "Votre silence, votre air froid et réservé ne m'annoncent que trop mon malheur. [...] Que ne pouvez-vous connoître combien cette froideur m'est cruelle!" (NH, 35). Et, il continue: "mais si vous n'êtes impitoyable, quittez cet air froid et mécontent qui me met au desespoir" (NH, 36). Dans sa troisième lettre il commente la perturbation qu'il aperçoit chez Julie, sans vraiment comprendre que ce sont ses poursuites qui la provoquent. Mais incapable de se distancier longtemps de sa propre souffrance, il revient immédiatement au sujet de lui-même: "Cependant en revenant à mon tour sur moi" (NH, 37).⁸⁰ Il se plaint ensuite de l'absence d'une réponse de Julie à l'égard de sa situation désolante, ce qu'il perçoit comme du dédain de sa part:

⁷⁹Dédéyan, 72.

⁸⁰On voit ici la personnalité de l'auteur s'imposer sur celle de son héros. Dans sa vie privée, comme nous l'avons démontré dans le chapitre précédent, le narcissisme de Rousseau l'empêche de comprendre et de soulager la peine de ses amis. Il n'est point capable d'oublier, même temporairement, ses propres chagrins pour pouvoir compatir sincèrement à ceux de ses amis. Au cours de tout le roman, Saint-Preux, ainsi que Julie, montrent cette même tendance égoïste.

N'en doutez pas, divine Julie, si vous pouviez voir quel embrasement ces huit jours de langueur ont allumé dans mon âme, vous gemiriez vous-même des maux que vous me causez. Ils sont désormais sans remède, et je sens avec désespoir que le feu qui me consume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'importe; qui ne peut se rendre heureux peut au moins mériter de l'être, et je saurai vous forcer d'estimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponse. (NH, 37)

Et enfin, s'étant aperçu que Julie n'est pas indifférente à la situation, il lui arrache son aveu d'amour en menaçant de se suicider. De peur de le perdre, Julie cède et lui avoue la passion à laquelle elle a essayé en vaine de résister:

Entraînée par degrés dans les pièges d'un vil séducteur, je vois sans pouvoir m'arrêter l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux! c'est bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l'égarement de mon cœur; tu t'en prévaux pour me perdre. [...]

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. (NH, 39)

Julie est donc dès le début victime des manipulations insensibles de son précepteur.⁸¹ Faisant appel à la sensibilité de Julie et incitant sa pitié par moyen de plaintes et de reproches qui lui inculquent des sentiments de culpabilité, Saint-Preux obtient ce qu'il cherche et ainsi

⁸¹Jean-Louis Bellenot, "Les formes de l'amour dans la Nouvelle Héloïse, et la signification symbolique des personnages de Julie et de Saint-Preux," *AJRR* XXXIII (1953-55): 160, est du même avis: "Discrétion ou stratagème amoureux, Saint-Preux précipite la décision: il partira ou mourra pour la cruelle; affolée la jeune fille surmonte sa pudeur et la peur de se déshonorer en avouant son amour."

force Julie à compromettre sa propre tranquillité en admettant son amour pour lui. Le bonheur de Saint-Preux est donc une nécessité absolue, plus important même que la paix et le contentement de celle qu'il professe aimer. Après avoir reçu la confession d'amour de Julie, il avoue son mécontentement devant leur situation. Tout en se plaignant de sa propre souffrance, il reproche à Julie de ne pas souffrir autant que lui:

Quels sont, belle Julie, les bizarres caprices de l'amour? Mon cœur a plus qu'il n'espéroit, et n'est pas content. Vous m'aimez, vous me le dites, et je soupire. Ce cœur injuste ose désirer encore, quand il n'a plus rien à désirer; il me punit de ses fantaisies, et me rend inquiet au sein du bonheur. Ne croyez pas que j'aye oublié les loix qui me sont imposées, ni perdu la volonté de les observer; non, mais un secret dépit m'agite en voyant que ces loix ne coûtent qu'à moi, que vous qui vous prétendiez si foible êtes si forte à présent. (NH, 47)

Il critique ensuite l'air de gaieté que montre Julie et exprime son déplaisir en la voyant si heureuse:

Et, ce qui m'irrite plus que tout le reste, vous me jurez un amour éternel d'un air aussi gai que si vous disiez la chose du monde la plus plaisante. [...] Que je regrette cette pâleur touchante, précieux gage du bonheur d'un amant, et que je hais l'indiscrète santé que vous avez recouvrée aux dépens de mon repos! Oui, j'aimerois mieux vous voir malade encore, que cet air content, ces yeux brillans, ce teint fleuri qui m'outragent. (NH, 48)

Le héros manifeste ici cette tendance qu'on aperçoit trop souvent chez les égoïstes, celle de vouloir voir souffrir tout le monde autour de soi quand on souffre soi-même, une sorte de

jalousie d'un bonheur auquel on n'a pas accès. Si Saint-Preux n'est pas heureux, Julie n'a pas le droit d'être heureuse non plus. Comme le dit bien un des critiques de Rousseau: "Dans le monde mythique de l'amitié idéale tel que Rousseau l'imagine, le bonheur des autres personnages ne peut être différent et indépendant de celui de Saint-Preux."⁸²

Au cours de l'histoire, Saint-Preux se sert continuellement de plaintes et de reproches en communiquant ses sentiments aux autres, et ceci semble avoir plusieurs fonctions dans ses relations avec ses amis. D'abord, comme ses rapports avec Julie au début de l'histoire nous l'ont montré, en évoquant son état triste et ses souffrances, il fait appel à la sensibilité de ses amis et les encourage à le prendre en pitié, à le voir comme la victime qu'il croit être. Il implore Julie dans la première partie de l'histoire: "Prends donc pitié de l'égarement où tu m'as jetté" (NH, 101). Plus loin, il répète: "O Julie! plain-moi, plain ton malheureux ami" (NH, 228). Les soupçons, plaintes et accusations forment donc la voie par laquelle Saint-Preux obtient de ses amis les aveux continuels de respect et d'affection qui lui sont si nécessaires. Son habileté à cet égard n'est que trop évidente dans une lettre qu'il écrit à Claire après la mort de Madame d'Etange:

⁸²Srabian de Fabry, 20.

Pour achever de me les rendre insupportables, plus les afflictions m'accablent, plus tout ce qui m'étoit cher semble se détacher de moi. Madame, il se peut que vous m'aimiez encore; mais d'autres soins vous appellent, d'autres devoirs vous occupent. Mes plaintes que vous écoutiez avec intérêt sont maintenant indiscrettes. Julie! Julie elle-même se décourage et m'abandonne. Les tristes remords ont chassé l'amour. Tout est changé pour moi; mon coeur seul est toujours le même, et mon sort en est plus affreux. (NH, 317)

La réponse de Claire est celle qu'il désire entendre car elle tente de dissiper ses craintes:

Comment pourroit-on vous aimer moins en vous estimant chaque jour davantage? Comment perdrois-je mes anciens sentimens pour vous tandis que vous en méritez chaque jour de nouveaux? Non, mon cher et digne ami; tout ce que nous fumes les uns aux autres dès notre première jeunesse, nous le serons le reste de nos jours. (NH, 319)

Comme son créateur Rousseau, Saint-Preux montre de la difficulté à croire à la sincérité et au désintéressement de ses amis, et à cause de ceci nous le voyons souvent contrariant et orageux, surtout dans ses relations avec Julie. Il n'arrive point à avoir une confiance totale en l'amour que Julie lui témoigne et à plusieurs reprises celle-ci est obligée d'expliquer et de défendre sa conduite pour apaiser les soupçons de son amant exigeant. Il soupçonne également son ami Milord Edouard d'être le mari choisi pour Julie par son père (NH, 130). Malgré les assurances de Julie que ceci n'est nullement possible, il imagine encore une fois une relation entre son ami et son amante et donc un complot contre lui lorsque ses amis sont obligés de l'éloigner de Julie:

En rapprochant dans mon délire toutes les circonstances de mon départ, j'y crus reconnaître un dessein prémédité, et j'osai l'attribuer au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fut-il entré dans l'esprit que tout me sembla le confirmer. [...] tout me sembloit prouver de la part de Milord un projet formé de m'écarter de Julie, et le retour que je savais qu'il devoit faire auprès d'elle achevoit selon moi de me déceler le but de ses soins. (NH, 217-218)

Le caractère narcissique de Saint-Preux, nourri par son imagination, engendre crise après crise dans ses relations, ainsi que le fait Rousseau dans le monde réel. Par moyen de plaintes et d'accusations trop souvent exagérées, Rousseau encourage délibérément ses amis à lui fournir une preuve de leur sympathie et de leur amitié. Mais il n'y réussit pas toujours car ses amis ne sont pas des êtres parfaits. Cependant dans le monde onirique du roman, toutes les plaintes et accusations de Saint-Preux sont suivies de déclarations de grande joie de sa part quand ses amis s'empressent de le rassurer qu'il n'a rien à craindre, qu'il est aimé comme il voudrait l'être. Il est intéressant de noter ici la clairvoyance des autres personnages en ce qui concerne le narcissisme de Saint-Preux. En défendant sa cousine, Claire critique la conduite égoïste de Saint-Preux qui ne cesse jamais de se plaindre:

Vous avez plus d'amour que de délicatesse, et savez mieux faire des sacrifices que les faire valoir. [...] et parce que vous souffrez, faut-il vous en prendre à elle qui souffre encore plus? Je vous l'ai dit mille fois, je ne vis de ma vie un amant si grondeur que vous; toujours prêt à

disputer sur tout, l'amour n'est pour vous qu'un état de guerre, ou si quelquefois vous êtes docile, c'est pour vous plaindre ensuite de l'avoir été. (NH, 214)

Milord Edouard, lui aussi, reproche au jeune amant son obsession de ses propres maux et son manque de considération pour Julie lorsqu'il pense au suicide: "Ingrat ami, amant sans délicatesse, seras-tu toujours occupé de toi-même? Ne songeras-tu jamais qu'à tes peines? N'es-tu point sensible au bonheur de ce qui te fut cher? et ne saurois-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi?" (NH, 391). Mais c'est peut-être Julie elle-même qui résume le mieux cet aspect de la personnalité du héros quand elle l'accuse vers la fin de l'histoire de ne jamais être satisfait:

Hé bien! ne voila-t-il pas encore votre imagination effarouchée? et sur quoi, je vous prie? Sur les plus vrais témoignages d'estime et d'amitié que vous ayez jamais reçus de moi; [...] sur le désir de faire mon allié, mon parent, d'un ingrat qui croit ou qui feint de croire que je ne veux plus de lui pour ami. [...]

Vous avez tort, mon ami, car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher; mais vous aimez à vous le faire redire, et comme je n'aime gueres moins à le répéter, il vous est aisé d'obtenir ce que vous voulez sans que la plainte et l'humeur s'en mêlent. (NH, 686-687)

Rousseau se rend donc compte de l'égoïsme de son héros à cet égard, car Julie, Claire et Milord Edouard en parlent et ils sont chacun la création de l'auteur. Rousseau, qui admet que Saint-Preux est le reflet de lui-même, avoue par conséquent ses propres défauts. Dans ses *Confessions*, écrites

après la *Nouvelle Héloïse*, il confirme cet égoïsme qui détermine ses exigences dans les relations personnelles: "Mais je n'ai jamais su garder un milieu dans mes attachemens et remplir simplement des devoirs de société. J'ai toujours été tout ou rien" (*Confess*, 522). On voit ainsi que le processus de la prise de conscience de lui-même et de ses défauts, qui se développera davantage dans ses écrits autobiographiques, commence déjà pendant la rédaction de son oeuvre romanesque.

Ses plaintes et accusations constituent aussi chez Saint-Preux une façon de se disculper de ses fautes et de la responsabilité de ses actions répréhensibles. En écrivant à Julie de Paris, il lui justifie son affaire chez les prostituées comme "le crime involontaire que ton absence m'a laissé commettre" (*NH*, 294). Il allègue ensuite son innocence en expliquant que quelques officiers qu'il avait rencontrés l'y ont entraîné sous prétexte de rendre visite à la femme d'un Colonel. De plus, il insiste, ce qu'il prenait pour de l'eau pour diluer son vin pendant le repas était en réalité du vin blanc. Avoir trahi Julie, ce n'est donc pas sa faute. Il était la victime d'un complot et comme le confirme Julie, qui se fait le porte-parole de Rousseau, les remords et la honte de son amant doivent l'excuser: "Je sens combien vous a coûté la honte de cet aveu, et par conséquent combien celle de votre faute vous pesoit sur le coeur. Une erreur involontaire se pardonne et s'oublie aisément" (*NH*, 305).

Si Saint-Preux est malheureux, c'est toujours à cause des autres. Il s'en prend à Claire quand, suivant les conseils de celle-ci, il doit promettre à la mère de Julie de cesser de voir sa fille: "Je suis donc aussi malheureux que vous le voulez et que je puis l'être. Ah! connoissez-vous tout le mal que vous faites?" (NH, 312). Ensuite il se plaint avec véhémence à Julie: "O Julie! ô Claire! que vous me vendez cher cette amitié cruelle dont vous osez vous vanter à moi!... J'ai vécu dans l'orage et c'est toujours vous qui l'avez excité" (NH, 676). Saint-Preux refuse donc de reconnaître que sa souffrance est largement le résultat de son égocentrisme et de sa conduite imprudente, et il continue à se voir comme victime des êtres qu'il prétend aimer.

Pendant toute l'histoire, Julie endure beaucoup à cause de son amour pour Saint-Preux, mais celui-ci est rarement conscient des sacrifices de la part de son amante et il est incapable de partager avec désintérêt ses peines, ainsi que les peines des autres personnages. Dans une lettre à Julie il expose de façon égocentrique son désir de voir se rétablir la santé de Madame d'Etange: "Conserve-la moi, parce qu'elle m'est chère, parce que mon coeur l'honore, parce que ses bontés font mon unique espérance, et surtout parce qu'elle est mère de ma Julie" (NH, 263. Nous soulignons). L'idée du "moi" est omniprésente dans ses paroles et indique son incapacité de ne penser à personne d'autre qu'à lui-même. Son voeu paraît

donc plutôt pour lui-même que pour Julie ou pour sa mère car son souci primaire est qu'en perdant Madame d'Etange, il perd une alliée qui représente son "unique espérance" de se faire accepter par Monsieur d'Etange.

Dans sa poursuite obsessionnelle du bonheur et de la satisfaction de ses désirs, Saint-Preux perturbe deux fois la vie de Julie, ce qui aura des conséquences désastreuses. La première fois qu'il essaie de s'intégrer dans la vie de son amante, il détruit la paix idyllique du foyer paternel, une paix qui éclate en violence physique quand le père de Julie découvre la relation de sa fille avec son précepteur. La consommation physique de leur amour, un acte qui sert à confirmer le virilisme de Saint-Preux et à satisfaire son ardeur, ôte à Julie son innocence et compromet son honneur. Par la suite de cet incident, ils conçoivent un enfant que Julie perd après la chute qu'elle subit pendant l'altercation avec son père. Après cette dispute avec son père, Julie avoue sa tristesse et ses remords de voir sa vie ainsi bouleversée.

Je ne puis bien te dire quelle révolution s'est faite en moi, mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me semble que je tourne les yeux avec plus de regret sur l'heureux tems où je vivois tranquille et contente au sein de ma famille, et que je sens augmenter le sentiment de ma faute, avec celui des biens qu'elle m'a fait perdre. (NH, 177)

Finalement, la découverte des lettres d'amour de sa fille et de Saint-Preux chagrine une mère déjà malade et précipite

sa mort. Quand elle est informée de cette découverte, Claire note avec justesse le tracas que Saint-Preux cause dans la famille d'Etange: " Que de maux vous causez à ceux qui vous aiment! Que de pleurs vous avez déjà fait couler dans une famille infortunée dont vous seul troublez le repos!" (NH, 307). Mais Saint-Preux, aveuglé par son égoïsme, agit comme s'il était inconscient du trouble que sa présence cause chez Julie et il persiste sans remords à s'imposer dans sa vie.

Au début du roman, Julie fournit à Saint-Preux un lien avec un monde auquel il aimerait appartenir. Elle est bien "née" et elle attire le respect de tous ceux qui la connaissent. Elle a une famille et des amis, bref elle peut lui offrir tout ce dont il a besoin pour vivre heureux.⁸³ La joie de ce dernier est évidente quand Julie avoue qu'elle est amoureuse de lui: "Permits, permits que je savoure le bonheur inatendu d'être aimé.... aimé de celle.... trône du monde, combien je te vois au dessous [sic] de moi!" (NH, 41). Et il réaffirme sa satisfaction à la fin de cette même lettre: "O quel coeur je vais posséder!" (NH, 43).

Dès le début du roman, nous voyons le désir et le besoin de Saint-Preux d'appartenir au monde de Julie, ce qui nous

⁸³Nous rappelons ici le rêve du jeune Rousseau: "Un seul Château bernoit mon ambition. Favori du Seigneur et de la Dame, amant de la Demoiselle, ami du frère, et protecteur des voisins, j'étois content" (Confess, 45). Les aspirations du héros reflètent donc celles de son créateur.

fait douter de la pureté de son amour pour elle. Dans une lettre à Julie, il se plaint de la différence entre leurs conditions:

Quelle différence pourtant de votre état au mien, daignez le remarquer! Je ne parle point du rang et de la fortune, l'honneur et l'amour doivent en cela suppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chérissiez et qui vous adorent [...] Mais moi, Julie, hélas! errant, sans famille, et presque sans patrie, je n'ai que vous sur la terre, et l'amour seul me tient lieu de tout. (NH, 73)

Selon Saint-Preux, son amour prétendu l'élève aux niveaux moral et social de Julie; il les égalise malgré les différences sociales qui les écartent:

Pourquoi compter des différences que l'amour fit disparaître? Il m'élevoit, il m'égalait à vous, sa flamme me soutenait; nos cœurs s'étoient confondus, tous leurs sentimens nous étoient communs et les miens partageoient la grandeur des vôtres. (NH, 366)

Saint-Preux trouve donc son mérite confirmé en Julie et dans l'amour qu'ils ressentent l'un pour l'autre. Il lui confesse: "Julie, eh qu'aurois-je été sans toi?" (NH, 229).

Quand Julie le rejette dans la première moitié de l'histoire, le désespoir de Saint-Preux ne résulte qu'en partie des sentiments de l'amour perdu, de la douleur d'être obligé de renoncer à la femme qu'il aime. Ce qui semble le chagriner le plus, c'est qu'en perdant Julie, il voit disparaître la possibilité de s'intégrer dans son monde. Aimé d'elle, il est digne d'habiter ce monde. Mais chaque refus de

Julie lui ôte l'accès à cette société si désirée, car sans Julie, il n'aura plus le droit d'y appartenir. Il se montre à chaque reprise incapable d'accepter le rejet de son amante et l'éloignement qui accompagne ce rejet. Il écrit à Julie après leur séparation:

Oserois-je y parler d'un amour éteint ou méprisé, et ne suis-je pas plus reculé que le premier jour où je vous écrivis? Quelle différence, ô Ciel, de ces jours si charmans et si doux à mon effroyable misère! Hélas! je commençois d'exister et je suis tombé dans l'anéantissement. (NH, 189. Nous soulignons)

Dans sa dernière lettre à Julie avant de partir faire son tour du monde, il exprime encore son indignation quand elle le rejette et se fâche du fait qu'elle lui dénie sa chance au bonheur:

Me voila donc retombé dans toute ma bassesse! Doux espoir qui nourrissois mon ame et m'abusas si longtems, te voila donc éteint sans retour? Elle ne sera point à moi? Je la perds pour toujours? Elle fait le bonheur d'un autre?...ô rage! ô tourment de l'enfer!.... Infidelle! (NH, 366)

L'emploi de mots signes tels que "reculé", "anéantissement" et "bassesse" pour parler de son état suite à sa rupture avec Julie est révélateur. Ces mots indiquent bien sa peur de l'obscurité à laquelle il se sent réduit de nouveau à cause du rejet de Julie. La décision prise par Julie de rompre leur relation constitue pour le héros une perte d'identité et l'incite à la colère. Il est incapable d'y reconnaître le sacrifice de Julie tant il est préoccupé par sa

propre misère.

Le monde de Julie lui est en effet essentiel car il lui est impossible de s'intégrer ailleurs: "Ne suis-je pas désormais par tout en exil?" (NH, 414). Son retour à Clarens sous l'invitation de Monsieur de Wolmar représente sa dernière chance au bonheur de l'appartenance à cette société. Et, cette fois-ci, il y est admis. Ayant surmonté sa passion coupable et ayant réussi à l'épreuve de cette "guérison", il gagne le respect de tous et le privilège d'habiter la maison des Wolmar comme précepteur possible de leurs enfants.⁸⁴

Mais Saint-Preux a-t-il vraiment changé? Son comportement dans la deuxième moitié du roman montre qu'il est en effet le même personnage égoïste, insensible et inconscient du besoin des autres. L'ordre et la paix qui se sont rétablis dans la vie de Julie après son mariage avec Monsieur de Wolmar et le départ de Saint-Preux se trouvent de nouveau menacés par le retour de celui-ci. Insensible au trouble qu'il a engendré la première fois, il revient vers Julie sans remords et sans

⁸⁴Srabian de Fabry, 74, examine ce thème de l'ascension de Saint-Preux dans l'oeuvre de Rousseau et fait remarquer le suivant: "A l'opposé de Julie qui avait tout au départ, Saint-Preux ne possède rien: il n'a ni nom - au sens littéral - ni rang, ni renommée, ni richesse, ni vertus connues, ni possessions sentimentales: bref, il n'existe pas. Quand le roman s'achève, cependant, il a renversé toutes les données premières. Le non-aimé est devenu le bien-aimé universel; il est respecté, vénéré, adoré de tous ceux qui l'entourent. Il est maintenant "saint" et "preux", ce qui lui confère à la fois un nom, une essence, un titre de noblesse et des droits à l'amitié."

considération pour elle. Il lui ôte encore une fois le bonheur et la tranquillité qu'elle avait trouvés au sein de sa nouvelle famille. La présence continuelle de son ancien amant rappelle à Julie sa première chute et réveille en elle tous les tourments de son passé. A la fin du roman elle meurt volontiers en admettant qu'elle n'a jamais pu se guérir de sa passion pour Saint-Preux et que cette passion menaçait son futur bonheur:

Je me suis longtems fait illusion. Cette illusion me fut salutaire; elle se détruit au moment que je n'en ai plus besoin. Vous m'avez crû guérie, et j'ai crû l'être. Rendons grace à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle étoit utile. [...]

J'ose m'honorer du passé; mais qui m'eût pu répondre de l'avenir? Un jour de plus, peut-être, et j'étois coupable! (NH, 740-741)

Il lui est donc impossible de continuer à vivre en paix auprès de Saint-Preux et, adoptant une attitude fataliste, elle aperçoit sa mort comme opportune: "Nous songions à nous réunir: cette réunion n'étoit pas bonne. C'est un bienfait du Ciel de l'avoir prévenue; sans doute il prévient des malheurs" (NH, 740). A son décès, la place de Saint-Preux au centre de la société de Clarens est confirmée pour jamais, mais à quel prix! Deux jeunes enfants perdent leur mère, Monsieur de Wolmar perd sa femme et tout indique la mort prochaine de la cousine Claire. Anne Srabian de Fabry résume bien cet égoïsme qui plane sur tous les événements de l'histoire: "Mais le triomphe et le bonheur de Saint-Preux ne s'accomplissent-ils

pas aux dépens de ses amis? Dans le roman de Jean-Jacques tout semble subordonné à l'intérêt de son héros."⁸⁵

La mort de Julie est en effet voulue à la fin, non seulement par elle-même, mais aussi par son ami Saint-Preux. Essentielle à l'intégration de Saint-Preux dans la société de Vevey dans la première moitié du roman, Julie lui devient de moins en moins nécessaire à Clarens lorsqu'il commence à être accepté par les autres membres de cette société. N'étant plus aussi dépenuant d'elle, Saint-Preux cherche activement à cultiver l'amitié de Monsieur de Wolmar. On voit des indices de ce transfert d'affection quand Monsieur de Wolmar s'absente de Clarens et Saint-Preux exprime sa peine de le voir partir tout en avouant que l'absence de Julie l'aurait moins chagriné: "M. de Wolmar partit hier pour Etange, et j'ai peine à concevoir l'état de tristesse où m'a laissé son départ. Je crois que l'éloignement de sa femme m'affligeroit moins que le sien" (NH, 512). Les sentiments qu'éprouve Saint-Preux ici à l'égard de son ancienne amante et de son mari montrent des similarités avec ceux que ressent Rousseau pendant une soirée chez les d'Epinay en compagnie de Sophie d'Houdetot et de son amant Saint-Lambert. Comme Saint-Preux, Rousseau commence à oublier l'amie en faveur de l'ami: "Je puis jurer que quoiqu'en arrivant la vue de Mad^e d'Houdetot m'eut donné des

⁸⁵Srabian de Fabry, 82.

palpitations jusqu'à la défaillance; en m'en retournant je ne pensais presque pas à elle; je ne fus occupé que de St. Lambert" (*Confess*, 500). Rousseau désirait en effet mener une vie à trois avec la femme qu'il aimait et l'amant de celle-ci: "Nous formames le projet charmant d'une étroite société entre nous trois" (*Confess*, 479). Cependant, pour réaliser son projet, il lui fallait gagner le respect et l'amitié de Saint-Lambert. Dans le roman *Saint-Preux* ressent ce même désir d'une vie à trois. Quand Julie le rejette comme amant, il se rend compte que sans le consentement et l'intervention de Monsieur de Wolmar, il ne pourra pas rester à Clarens. Le mari de son ancienne amante assume ainsi un rôle plus important dans la vie de Saint-Preux que celui de Julie elle-même. La gratitude qu'il montre à Monsieur de Wolmar lorsque ce dernier lui confie l'éducation de ses enfants est indicative de la valeur qu'il attache à l'estime de son nouvel ami⁶⁶:

J'étois mort aux vertus ainsi qu'au bonheur: je vous dois cette vie morale à laquelle je me sens renaître. O mon Bienfaiteur! ô mon Pere! En me donnant à vous tout entier, je ne puis vous offrir, comme à Dieu même, que les dons que je tiens de vous. (NH, 611)

Il continue:

⁶⁶Robert Osmont, "Remarques sur la genèse et la composition de la *Nouvelle Héloïse*," *AJJR*, XXXIII (1953-55):122, remarque le rapprochement des sentiments de Saint-Preux à ceux de son créateur dans la vie réelle: "Comme Saint-Preux veut être digne de la confiance de M. de Wolmar, désormais Rousseau veut mériter la confiance de Saint-Lambert."

Rien ne manque plus à mon bonheur, Milord m'a tout dit. Cher ami, je serai donc à vous? J'élèverai donc vos enfans? [...] Avec quelle ardeur je l'ai désiré! Combien l'espoir d'être trouvé digne d'un si cher emploi redoubloit mes soins pour répondre aux vôtres! (NH, 612)

Tous ses espoirs sont donc comblés par cette annonce de Monsieur de Wolmar qui lui permet de réaliser, au moins partiellement, son rêve déjà décrit dans une lettre à Milord Edouard: "La douce chose de couler ses jours dans le sein d'une tranquille amitié, à l'abri de l'orage des passions impétueuses!" (NH, 440-441).

Malheureusement Saint-Preux ne se trouve pas à "l'abri de l'orage des passions impétueuses". Son égoïsme l'empêche de voir que désormais il doit choisir entre deux mondes: le monde de la passion ou celui l'amitié. Saint-Preux veut en effet tout avoir. Il désire ardemment gagner le respect et l'affection de Monsieur de Wolmar mais en même temps il veut continuer à jouir de l'amour de Julie. Son dilemme touche au paroxysme dans la deuxième moitié du roman.

Pendant la promenade en bateau sur le lac de la Meillerie, Saint-Preux est pris d'une crise de passion et enrage du fait d'avoir perdu à jamais son amante: "Mais se trouver auprès d'elle; mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, et presque en la possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi; voilà ce qui me jettoit dans des accès de fureur et de rage qui m'agiterent par degrés

jusqu'au desespoir" (NH, 521). Mais ses craintes et son désespoir s'apaisent ensuite lorsqu'il découvre que Julie l'aime encore: "Ah, lui dis-je tout bas, je vois que nos coeurs n'ont jamais cessé de s'entendre! Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée; mais que ce soit la dernière fois qu'ils auront parlé sur ce ton" (NH, 521). Cette crise fournit à Saint-Preux l'occasion de se rassurer de la dévotion continuelle de Julie. Il voit en même temps son refus de succomber aux tentations physiques de cette passion, quand il est seul avec son ancienne amante, comme preuve qu'il en est guéri et digne de l'estime de Monsieur de Wolmar.⁸⁷ Il s'en félicite dans une lettre à Milord Edouard:

Oui, Milord, je vous le confirme avec des transports de joye, la scene de Meillerie a été la crise de ma folie et de mes maux. Les explications de M. de Wolmar m'ont entierement rassuré sur le véritable état de mon coeur. Ce coeur trop foible est guéri tout autant qu'il peut l'être, et je prefere la tristesse d'un regret imaginaire à l'effroi d'être sans cesse assiégué par le crime. Depuis le retour de ce digne ami, je ne balance plus à lui donner un nom si cher [...]. La paix est au fond de mon ame comme dans le séjour que j'habite. (NH, 527)

Cependant la paix dont se réjouit Saint-Preux est précaire. A une soirée qui a lieu pendant les vendanges à

⁸⁷Cependant, comme le fait remarquer J. H. Broome, Rousseau: *A Study of His Thought* (London: Edward Arnold, 1963), 127, la séparation finale des deux amants à la fin de cette épreuve est largement attribuable à la volonté de Julie. Nous voudrions aussi souligner la clairvoyance de Milord Edouard lorsqu'il remarque la faiblesse de Saint-Preux: "Malheureux! Si Julie étoit foible, tu succomberois demain et ne serois qu'un vil adulateur" (NH, 525).

Clarens, la présence de Julie et de Claire rappelle à Saint-Preux avec une douleur aiguë ce qu'il a perdu - et ce qu'il perdra - en renonçant à Julie: "Alors en jettant les yeux sur elles et me rappelant les tems éloigés, un tressaillement me prend, un poids insupportable me tombe tout à coup sur le coeur, et me laisse une impression funeste qui ne s'efface qu'avec peine" (NH, 609). Dans sa dernière lettre à Julie avant la mort de celle-ci, il accuse les deux cousines de troubler sa paix: "Hélas! il est dit qu'entre elle et vous, je ne serai jamais un moment paisible!" (NH, 676). Et il propose une solution à son problème: " Mon coeur est devenu, pour ainsi dire, l'organe de tous mes besoins; je n'en ai point quand il est tranquille. Laissez-le en paix l'une et l'autre, et désormais il l'est pour toujours" (NH, 677). Julie commence ainsi à être un obstacle à l'existence que Saint-Preux veut mener à Clarens. Ne voulant pas faire de sacrifice lui-même, c'est alors Julie qui doit se sacrifier pour lui.⁸⁸ C'est pourquoi il songe même à la mort de son amie comme moyen d'obtenir tout ce qu'il désire. Pendant son voyage avec Milord Edouard en Italie, se trouvant dans la même chambre qu'il avait occupée en route pour Sion, il enrage à la pensée que Julie ne lui appartient plus entièrement:

Que n'est-elle morte! osai-je m'écrier dans un transport de rage; oui, je serois moins malheureux:

⁸⁸Voir Srabian de Fabry, 70-71.

[...] Mais elle vit: elle est heureuse!... elle vit, et sa vie est ma mort, et son bonheur est mon supplice, et le Ciel après me l'avoir arrachée, m'ôte jusqu'à la douceur de la regretter!... elle vit, mais non pas pour moi; elle vit pour mon désespoir. Je suis cent fois plus loin d'elle que si elle n'étoit plus. (NH, 615-616. Nous soulignons)

Si elle ne lui appartient pas, elle n'a plus le droit d'exister. Ces pensées sont si vives qu'elles continuent à le hanter pendant la nuit et il rêve trois fois du décès de Julie. Mais ceci représente en effet la troisième occasion que Saint-Preux imagine de voir Julie mourir dans l'histoire et nous voyons une sorte d'évolution dans les scènes de mort qu'il évoque. Lorsque Julie renonce à son amant pour épouser Monsieur de Wolmar dans la première moitié de l'histoire, Saint-Preux se croit capable de tuer Julie avant de se suicider:

Que m'as-tu dit?... qu'oses-tu me faire entendre?... toi, passer dans les bras d'un autre?... un autre te posséder?... N'être plus à moi?... ou pour comble d'horreur n'être pas à moi seul! [...] Non. J'aime mieux te perdre que te partager.... [...] avant que ta main se fut avilie dans ce noeud funeste abhorré par l'amour et réprouvé par l'honneur, j'irois de la mienne te plonger un poignard dans le sein. (NH, 336-337)

Cependant, il admet qu'il n'a pas le courage de le faire, car il ne l'aime pas assez pour commettre ce crime impardonnable: "Non, je voudrais que tu ne fusses plus; mais je ne puis t'aimer assés pour te poignarder" (NH, 337).

Pendant la promenade en bateau, il se forme d'abord

l'image de Julie qui se noie (NH, 517) et ensuite songe à une sorte de double suicide où ils se jetteraient tous les deux à l'eau (NH, 521). Mais Saint-Preux, qui a tout ce qu'il veut, qui a enfin réussi à s'intégrer à Clarens, ne veut point mourir et ceci explique son dernier songe où Julie meurt seule. A son avis, il a mérité sa place à Clarens et personne n'a le droit de la lui ôter, y compris Julie:

Quel caprice de m'avoir fait combattre et vaincre, pour m'enlever le prix après la victoire! N'est-ce pas vous qui rendez blâmable un danger bravé sans raison? Pourquoi m'avoir appelé près de vous avec tant de risques, ou pourquoi m'en bannir quand je suis digne d'y rester? (NH, 677)

Son égoïsme à l'égard de son propre mérite et son sens de triomphe éclatent dans cette même lettre: "Non non, les feux dont j'ai brûlé m'ont purifié; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire" (NH, 678). Saint-Preux croit donc qu'il n'a plus rien à craindre. Mais il lui reste Julie qui incarne tout ce qui tente l'homme, tout ce qui attise sa passion. Il lui serait ainsi impossible de réaliser son rêve d'une vie à trois dans une intimité parfaite avec Monsieur de Wolmar et sa femme. Mais son rêve peut se réaliser entre les trois hommes: Monsieur de Wolmar, Milord Edouard et Saint-Preux. La mort de Julie représente donc le seul moyen d'obtenir tout ce qu'il désire. Il peut conserver l'amour de son amante et en même temps s'intégrer à jamais à Clarens. Et à la fin de l'oeuvre, son rêve se réalise car tous les habitants attendent le retour

de Saint-Preux qui est maintenant devenu "nécessaire à tous" (NH, 740).

Mais Julie n'est pas le seul personnage, victime de l'égoïsme de Saint-Preux. Il faut aussi penser à Milord Edouard qui joue à la fois le rôle de protecteur, de consolateur et de confident de Saint-Preux. Cependant, l'ami que Rousseau choisit pour son héros n'est pas de la même classe sociale que ce dernier. Au cours de sa vie Rousseau a toujours cherché, sans grand succès, à cultiver l'amitié des gens des hautes classes sociales. Son séjour chez les Luxembourg montre bien ses efforts à cet égard: "Me voyant fêté, gâté, par des personnes de cette considération, je passai les bornes et me pris pour eux d'une amitié qu'il n'est permis d'avoir que pour ses égaux" (*Confess*, 522). Malgré son désir ardent de s'intégrer dans le milieu de ses amis nobles et de s'y attacher en permanence, il trouvait impossible de réconcilier les différences sociales qui les écartaient et de se débarrasser de la gêne qu'il ressentait en présence de ces gens. En donnant à son héros un ami aristocrate, Rousseau franchit ces barrières sociales et donne un exemple d'amitié qui ne connaît pas de telles restrictions.

Lorsqu'il apparaît pour la première fois dans l'histoire, Milord Edouard commence déjà à remplir un de ses devoirs de l'amitié, celui de confirmer, de renforcer et de faire connaître le mérite de Saint-Preux. En arrivant chez Julie il

se met immédiatement à sa tâche de louer généreusement les qualités et les vertus de Saint-Preux devant Julie et son père. Julie en fait le récit à Saint-Preux:

J'oubliois de t'annoncer une visite pour demain matin. C'est Milord Bomston qui vient de Geneve où il a passé sept ou huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion à son retour d'Italie. Il te trouva fort triste, et parle au surplus de toi comme j'en pense. Il fit hier ton éloge si bien et si à propos devant mon pere, qu'il m'a tout à fait disposée à faire le sien. (NH, 124)

Ceci constituera un des rôles principaux de l'ami de Saint-Preux tout au long du roman. Milord Edouard doit contribuer à faire valoriser Saint-Preux d'abord chez les parents de Julie, ensuite à Clarens.

Suite à l'intervention de Julie pendant la dispute entre les deux amis dans la première moitié de l'histoire, Milord Edouard fait amende honorable en rétractant les paroles que Saint-Preux avait désapprouvées, et arrête effectivement le duel proposé. Il assume une position de soumission devant Saint-Preux quand il se met à genoux devant plusieurs témoins et lui demande son pardon et son amitié. L'ami protecteur réussit ainsi à faire retirer Saint-Preux d'une situation compromettante tout en lui conservant son honneur.

D'ailleurs, a-t-il ajouté, ma réputation est faite; je puis être juste sans soupçon de lâcheté; mais vous qui êtes jeune et débutez dans le monde, il faut que vous sortiez si net de la première affaire qu'elle ne tente personne de vous en susciter une seconde. [...]; car une affaire de plus n'ôte rien à celui qui en a déjà eu plusieurs: Mais en avoir une est toujours une sorte de tache, et l'amant de

Julie en doit être exempt. (NH, 166)

Au nom de l'amitié, l'Anglais noble s'humilie devant le précepteur. L'honneur du héros est donc à conserver à tout prix, même aux dépens de celui de son ami, et Milord Edouard est toujours prêt à faire volontiers ce sacrifice. Il écrit à Monsieur de Wolmar vers la fin du roman: "Au surplus ne leur cachez rien de ce qui fait honneur à mon digne ami, même à mes dépens" (NH, 655).

Milord Edouard tente aussi de plaider la cause des deux amants chez le Baron d'Etange qui s'oppose nettement à l'union de sa fille avec son précepteur. En vantant le mérite de Saint-Preux, Milord Edouard se déclare prêt à lui donner la moitié de tout ce qu'il possède et il indique en même temps son empressement à accepter Saint-Preux comme beau-frère si l'occasion se présente:

Si quiconque a senti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs ses yeux et son coeur, quel honneur je me ferois d'accepter avec rien pour mon Beaufrere celui que je vous propose pour prendre avec la moitié de mon bien! (NH, 171)

Suite à l'échec de cette tentative, il essaie encore de procurer le bonheur de son ami en proposant à Julie de s'enfuir avec Saint-Preux dans un asile qu'il leur fournirait en Angleterre. Ainsi toutes les actions de Milord Edouard au cours de la première moitié du roman sont vouées à la satisfaction des désirs de son ami. Avec sa générosité illimitée et sans obligation, il tente d'aider Saint-Preux à

franchir les barrières sociales qui l'empêchent d'acquiescer tout ce qu'il cherche: le respect du père et le droit d'épouser Julie et de faire partie de son monde.

A Clarens, Milord Edouard est encore une fois utile à l'intégration de Saint-Preux dans la société. Il se sert du prétexte de son mariage avec Laure pour mettre à l'épreuve la fidélité et le désintéressement de Saint-Preux, une épreuve qui montrera si Saint-Preux est en effet guéri de sa passion obsessive et digne d'habiter Clarens comme précepteur des enfants des Wolmar. Si Saint-Preux encourage le mariage, une union que tout le monde estime indigne de Milord Edouard, ils retourneront tous habiter Clarens ensemble. S'il s'y oppose, Saint-Preux doit choisir de quitter Julie pour suivre son ami en Angleterre ou d'abandonner Milord Edouard en rentrant sans lui à Clarens. Cette épreuve fournit donc une occasion de mettre la loyauté de Saint-Preux à l'épreuve:

Car si pour vivre à Clarens il favorisoit un mariage qu'il eut dû blâmer, ou si dans cette occasion délicate il préféreroit à son bonheur la gloire de son ami, dans l'un et dans l'autre cas l'épreuve étoit faite, et son coeur étoit jugé.
(NH, 650)

Cette épreuve s'achève bien évidemment en succès pour Saint-Preux et avec l'approbation de Milord Edouard, il réalise son but et gagne sa place dans la société de Clarens: "Je puis donc vous le ramener en toute confiance; oui, cher Wolmar, il est digne d'élever des hommes, et qui plus est,

d'habiter votre maison" (NH, 654).

Mais en plus de son rôle dans l'ascension sociale et morale de Saint-Preux, Milord Edouard s'applique avec soin et sans plaintes à l'apaisement des peines de son ami. Lorsque le Baron d'Etange découvre la liaison entre sa fille et son précepteur, Milord Edouard retarde son voyage en Italie, éloigne Saint-Preux de Julie et tente de le ramener de son égarement sentimental à la raison: "Quoique l'hiver s'avance et que j'aye à me rendre à Rome, je ne quitterai point l'ami que j'ai sous ma garde, que je ne voye son ame dans un état de consistance sur lequel je puisse compter" (NH, 195).

Quand Julie renonce à son amant et accepte le mariage avec Monsieur de Wolmar, Milord Edouard, constamment à la disposition de Saint-Preux, prend charge de lui, le console, le détourne du suicide en lui rappelant son devoir envers l'humanité, et l'éloigne de la source de ses maux en arrangeant son tour du monde avec l'escadre de l'Amiral Anson.

Pendant toute l'histoire Milord Edouard est une source de soutien moral et affectif pour Saint-Preux, et ce dernier sait profiter au maximum de l'altruisme de son ami. Il attire d'abord la compassion de Milord Edouard en lui racontant ses circonstances désespérées:⁸⁹

⁸⁹Rousseau lui-même se sert souvent de cette tactique pour solliciter la compassion de ses amis et bienfaiteurs. Dans ses *Confessions*, il fait le récit suivant de sa première rencontre

Il a désiré de savoir en détail l'histoire de nos amours, et les causes qui s'opposent au bonheur de ton ami; j'ai cru qu'après ta lettre une demi-confiance étoit dangereuse et hors de propos; je l'ai faite entière, et il m'a écouté avec une attention qui m'attestoit sa sincérité. J'ai vu plus d'une fois ses yeux humides et son ame attendrie. (NH, 165)

Ensuite les nombreuses plaintes de ses maux, et sa menace de se suicider après avoir perdu Julie obligent Milord Edouard à fournir presque continuellement à Saint-Preux des assurances de son dévouement et de son attachement. Il se consacre sans réserve et sans plaintes au bien-être de son ami, mettant toujours les besoins de celui-ci avant les siens. Mais Saint-Preux ne réagit pas avec la même générosité envers son ami. Pendant toute l'histoire, il ne rend aucun service entièrement désintéressé à Milord Edouard, et celui-ci n'en demande qu'un seul lorsqu'il sollicite l'aide de Saint-Preux dans l'affaire avec la Marquise et Laure. Saint-Preux l'accompagne non parce qu'il s'intéresse activement à l'état d'âme de son ami, mais parce qu'il désire rapprocher Milord Edouard et le groupe à Clarens et combler son propre bonheur.

En approchant du terme de notre voyage, j'y vois l'époque du sort de mon illustre ami; c'est moi qui

avec Madame de Warens: "Mad^e de Warens voulut savoir les détails de ma petite histoire; je retrouvai pour la lui conter tout le feu que j'avois perdu chez mon maître. Plus j'intéressois cette excellente ame en ma faveur, plus elle plaignoit le sort auquel j'allois m'exposer. Sa tendre compassion se marquoit dans son air, dans son regard, dans ses gestes." (53)

dois, pour ainsi dire, en décider. Saurai-je faire au moins une fois pour lui ce qu'il a fait si souvent pour moi? Saurai-je remplir dignement le plus grand, le plus important devoir de ma vie? [...] Ah! si je puis voir un jour Edouard heureux; si selon son projet et le votre, nous nous rassemblons tous pour ne nous plus séparer, quel vœu me restera-t-il à faire? (NH, 612-613)

Plus tard Saint-Preux se dit prêt à abandonner ses projets pour Clarens et à partir avec Milord Edouard. Mais ceci est tout simplement dû au fait qu'il perdra le respect de Wolmar et de Julie s'il trahit son bienfaiteur: "O Wolmar, je ferai mon devoir et suivrai partout mon bienfaiteur. Si j'étois lâche et vil, que gagnerois-je à ma perfidie? Julie et son digne époux confieront-ils leurs enfans à un traître?" (NH, 624). Ainsi, sa décision de suivre Milord Edouard ne résulte pas d'un dévouement sincère et honnête pour son ami anglais mais plutôt de la crainte de perdre toute chance d'être admis à Clarens.

Comme récompense de son prétendu sacrifice, Saint-Preux se procure un ami qui se consacre à lui pour la vie et le droit d'habiter Clarens. En rendant son seul et unique service à son ami, c'est donc encore une fois Saint-Preux qui en profite.⁹⁰ En réalité, c'est Milord Edouard qui fait le seul

⁹⁰Srabian de Fabry, 80, résume ainsi cette tendance égoïste chez Saint-Preux: "Saint-Preux est l'ultime et l'unique bénéficiaire de la péripétie. Les prétendus sacrifices qu'il s'impose sont des bienfaits déguisés qu'il se rend à lui-même; son "altruisme" est toujours largement récompensé."

sacrifice dans l'affaire et non Saint-Preux. Pendant cette affaire qui devait tout simplement servir d'épreuve pour Saint-Preux, Milord Edouard tombe réellement amoureux de Laure, mais il la perd quand, suivant les conseils de Saint-Preux, elle le quitte pour entrer au couvent. Elle lui demande de ne jamais épouser d'autre femme, ce qui élimine à jamais tout obstacle à la dévotion totale de Milord Edouard pour Saint-Preux. Milord Edouard est donc la victime des manipulations égoïstes de Saint-Preux. En effet, tous les personnages principaux du roman manifestent de l'égoïsme dans leur refus d'accepter le mariage de Milord Edouard avec Laure. Refusant de tenir compte des sentiments de Milord Edouard pour cette femme, ils la jugent indigne de lui à cause de son passé douteux, et alors indigne d'habiter Clarens. Dans une lettre à Claire, Julie exprime son opposition à cette union: "J'ai peine à trouver bon qu'Edouard ait fait ce mariage, et que son ami s'en soit mêlé" (NH, 627). Claire est plus véhémement dans son rejet de Laure comme épouse de Milord Edouard. Elle écrit à Julie avec orgueil:

Parlons de la prétendue Ladi Bomston.

Je m'indigne à ce seul titre. Je ne pardonnerois pas plus à St. Preux de le laisser prendre à cette fille, qu'à Edouard de le lui donner, et à toi de le reconnoître. Julie de Wolmar recevoir Lauretta Pisana dans sa maison! la souffrir auprès d'elle! Eh mon enfant, y penses-tu? (NH, 639)

Sans prendre en considération les besoins affectifs et le futur bonheur de Milord Edouard, ses amis refusent à Laure la

chance de se racheter et de s'intégrer dans leur société exclusive. Ce privilège semble être réservé uniquement au héros et à l'héroïne qui, malgré leurs "fautes" au début du roman, gagnent le respect et l'admiration de tout le monde à Clarens

Pour Milord Edouard l'amitié doit remplacer l'amour. Il déclare à Monsieur de Wolmar: "Je fus touché. Le zèle et le feu de cet ardent jeune homme éclatoient dans ses yeux. J'oubliai la Marquise et Laure. Que peut-on regretter au monde quand on y conserve un ami?" (NH, 653). L'amitié ne laisse donc pas de place aux autres sentiments chez l'ami héloisien. Renonçant définitivement à l'amour, et à la possibilité de mariage et d'une famille, Milord Edouard se contentera de s'établir à Clarens et d'y continuer à travailler pour le bonheur de Saint-Preux. Mais pendant toute l'histoire Saint-Preux est en effet incapable de reconnaître l'étendue des services et des sacrifices de Milord Edouard. Dans son narcissisme il se croit acquitté de sa dette de gratitude envers Milord Edouard en regrettant l'absence de son ami à Clarens: "et quoique Julie s'offrit d'avance à mes regards, en songeant que j'allo's m'approcher d'elle je sentis du regret à m'éloigner de vous. Milord, nous sommes quittes, ce seul sentiment vous a tout payé" (NH, 418). Ainsi que Rousseau dans ses rapports avec ses amis, son héros refuse de se mettre à la place de Milord Edouard et de le servir avec désintérêt. Mais

contrairement à ce qui se passe au monde réel, dans le monde imaginaire que Rousseau crée dans la *Nouvelle Héloïse*, le manque de réciprocité ne pose plus d'obstacle à l'amitié, et Milord Edouard satisfait parfaitement aux exigences égoïstes du héros Saint-Preux.

3.2 Julie

Le rôle de Claire dans le roman est analogue à celui de Milord Edouard. Comme lui elle subvient continuellement et sans plaintes à tous les besoins de son amie Julie. Sa vie dépend entièrement de celle de Julie et sa fonction dans l'histoire se limite à son utilité comme amie, confidente, sauvegarde et consolatrice de l'héroïne et, plus tard, du héros. Cependant, Julie ne reconnaît guère le dévouement de sa cousine par des sentiments semblables. Comme Saint-Preux dans ses relations avec Milord Edouard, Julie montre beaucoup d'égoïsme dans tous ses rapports avec son amie.

Très tôt dans l'histoire, l'auteur montre le manque de liens affectifs entre Claire et sa famille immédiate. Personnage aliéné, cette dernière a recours à Julie:

A peine ai-je connu ma mere; mon pere m'aime autant qu'il peut aimer; nous avons perdu ton aimable frere; je ne vois presque jamais les miens. Me voila comme une orpheline délaissée. Mon enfant, tu me restes seule. (NH, 47)

Ceci permet à Claire de se consacrer presque uniquement à sa cousine car il n'y a personne d'autre qui pourrait exiger le partage de ses services. Claire elle-même admet la nature exclusive de ses sentiments pour Julie:

Tu sais encore qu'une affection presque unique remplit mon coeur, et absorbe si bien tous les autres sentimens qu'ils y sont comme anéantis. Une invincible et douce habitude m'attache à toi dès mon enfance; je n'aime parfaitement que toi seule.

(NH, 207)

Chez elle, ces sentiments de l'amitié dominant même les sentiments de l'amour et l'empêchent de se donner de tout coeur à une relation avec un homme qui l'aime et qui désire l'épouser. Elle écrit à M. d'Orbe:

L'estime et l'amitié vous sont acquises, et tout ce que mon coeur peut nourrir de sentimens plus tendres est encore à vous. Mais ne vous y trompez pas; je suis en femme une espece de monstre, et je ne sais par quelle bizarrerie de la nature l'amitié l'emporte en moi sur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chere que vous, vous n'en faites que rire, et cependant rien n'est plus vrai. [...] Je n'ai pour lui que de l'amitié, mais elle est plus vive; je crois sentir un peu d'amour pour vous, mais, il est plus posé. (NH, 178-179)

L'amitié éclipse tout autre sentiment chez elle, et elle refuse de se marier tant que le dilemme de Julie reste non résolu: "Quoiqu'il en soit; je vous déclare qu'il ne sera point question de noce entre nous, que Julie ne soit tranquille" (NH, 180). Et l'on voit l'étendue de sa charité et de son abnégation quand elle se dit aussi prête à abandonner toute idée de mariage avec M. d'Orbe et à quitter son père pour suivre Julie si cette dernière décide d'accepter l'offre de Milord Edouard: "Si tu pars, je te suis; si tu restes, je reste: j'en ai formé l'inébranlable résolution, je le dois, rien ne m'en peut détourner" (NH, 206).

Le dévouement total et sans partage est au premier rang des devoirs de l'amitié héliosienne et Julie n'en demande pas moins de son amie. Amie idéale rousseauiste, Claire accepte ce

rôle obséquieux dans la vie de sa cousine avec beaucoup de docilité et de complaisance: "Ma Julie, tu es faite pour regner. Ton empire est le plus absolu que je connoisse. Il s'étend jusques sur les volontés, et je l'éprouve plus que personne. [...] naturellement, je devois être ta servante" (NH, 409). Claire doit donc être à l'entière disposition de Julie dans tous ses moments de trouble. A plusieurs reprises, lorsque Julie sollicite son aide, Claire la conseille à l'égard de son comportement et de sa relation avec Saint-Preux. Mais ses conseils sont toujours offerts sans jugement et sans critique de la conduite parfois imprudente de son amie. Elle montre aussi un désir ardent de partager et de soulager la peine de sa cousine: "Ne lis-tu pas dans mon coeur attendri le plaisir de partager tes peines et de pleurer avec toi?" (NH, 205).

Claire joue un rôle essentiel dans la préservation de l'estime de soi chez Julie.⁹¹ Suite à sa "chute", Julie supplie Claire de venir apaiser son angoisse et son humiliation:

Viens, ma chere, ouvrir ton ame à mes plaintes;
viens recueillir les larmes de ton amie; garantis-
moi, s'il se peut, du mépris de moi-même, et fais-
moi croire que je n'ai pas tout perdu, puisque ton
coeur me reste encore. (NH, 97)

Et Claire répond parfaitement à son appel. Elle commence

⁹¹Bernard Guyon note aussi l'utilité de Claire à cet égard. (NH, note 2, 1398-1400)

le processus de disculpation en endossant toute responsabilité de l'égarement de sa cousine: "N'accuse ni ton amant ni toi d'une faute dont je suis la plus coupable, puis que je l'ai prévue sans la prévenir" (NH, 97).⁹² Elle continue à soulager les sentiments de culpabilité et de honte de Julie en la rassurant ensuite que la sincérité de son amour pour Saint-Preux justifie ses actions et que sa "faute" ne mérite pas tant de récrimination de sa part.

Mais pourquoi tant de pleurs, chère et douce amie? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute, et ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité? Une foiblesse effacera-t-elle tant de sacrifices, et le danger même dont tu sors n'est-il pas une preuve de ta vertu? (NH, 98)

Au cours de l'histoire, c'est Claire qui assume très souvent la responsabilité des actions de sa cousine, soit pour adoucir ses remords et ses sentiments de culpabilité, soit pour la mettre à l'abri des reproches de son amant. Elle écrit à Saint-Preux suite au refus de Julie de s'enfuir avec lui:

Ne vous en plaignez qu'à moi qui suis l'unique auteur de votre éloignement. Oui, mon Ami, vous avez deviné juste; je lui ai suggéré le parti qu'exigeoit son honneur en péril, ou plutôt je l'ai forcée à le prendre en exagérant le danger [...]. J'ai plus fait encore; je l'ai détournée d'accepter les offres de Milord Edouard; je vous ai empêché d'être heureux, mais le bonheur de Julie m'est plus cher que le votre. (NH, 214)

La protection et la défense de sa cousine comptent donc

⁹²Srabian de Fabry, 93-94, remarque aussi le rôle que joue Claire dans la disculpation des fautes de Julie.

parmi les devoirs de l'amitié les plus importants, et pendant toute l'histoire Julie a recours à Claire chaque fois qu'un problème se présente. Face à son impuissance à résoudre les difficultés qui résultent de son aventure amoureuse avec Saint-Preux dans la première moitié du roman, c'est Claire qui vient en main la vie de Julie et qui agit pour elle. A Clarens, Julie continue à avoir besoin de sa cousine pour remplir d'abord le vide émotif causé par la nature froide de son mari et ensuite pour calmer ses craintes quand le retour de Saint-Preux remet à l'épreuve sa vertu. Lorsque Monsieur de Wolmar annonce son intention de s'absenter de Clarens, laissant sa femme et son ancien amant seuls ensemble, Julie écrit immédiatement à sa cousine cherchant des conseils et du soutien moral. Claire la raffermir en apaisant ses craintes et l'encourage à avoir plus de confiance en elle-même devant Saint-Preux.

Claire est alors indispensable à Julie au cours de sa liaison avec son précepteur et pendant leur réunion à Clarens. Dans les deux premières parties de l'oeuvre, les deux amants continuent leur correspondance par voie de la cousine qui transmet et qui cache leurs lettres. Au cours de tout le roman, elle facilite la communication entre les deux amants, et quand Julie trouve impossible de communiquer ses désirs et ses exigences à Saint-Preux, Claire sert d'intermédiaire. Après sa dispute avec son père, Julie confie à Claire la tâche

désagréable d'annoncer à Saint-Preux la nécessité de s'éloigner:

J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime: je suis prête à m'évanouir à chaque ligne et n'en saurois tracer deux de suite. Il ne me reste que toi, ma douce amie, daigne penser, parler, agir pour moi; je remets mon sort en tes mains; quelque parti que tu prennes je confirme d'avance tout ce que tu feras; je confie à ton amitié ce pouvoir funeste que l'amour m'a vendu si cher. [...]

O mon ange! ma protectrice! quel horrible emploi je te laisse! Auras-tu le courage de l'exercer? sauras-tu bien en adoucir la barbarie? (NH, 177-178)

A la requête de Julie, c'est Claire qui se charge de la séparation définitive des deux amants et, assistée par Milord Edouard, de la consolation de Saint-Preux. Claire est en effet toujours le recours des deux amants dans leurs moments de peine les plus aigus. Elle fait son possible pour calmer leur désespoir et de les rappeler à la raison.

Ayant constamment besoin du réconfort et des conseils de Claire, Julie s'impatiente au moment où sa cousine n'est pas à son entière disposition. Après le premier départ de Claire, à la mort de la Chaillot, Julie lui reproche la longueur de son absence et lui rappelle son devoir envers son amie:

Revien, ma chère, elle n'a plus besoin de toi. Hélas! tandis que tu perds ton tems en regrets superflus, comment ne crains-tu point de t'en attirer d'autres? comment ne crains-tu point, toi qui connois l'état de mon coeur, d'abandonner ton amie à des périls que ta présence auroit prévenus? (NH, 43-44)

Et un de ces devoirs de l'amitié, nous l'avons déjà dit,

c'est d'être toujours et entièrement à la disposition de l'amie souffrante. Comme la "crise" de Julie a lieu pendant l'absence de Claire, celle-ci doit donc en être largement responsable et Julie n'hésite pas à l'accuser de négligence dans ses devoirs:

Où étois-tu, ma douce amie, ma sauvegarde, mon Ange tutélaire? tu m'as abandonnée, et j'ai péri. Quoi, ce fatal voyage étoit-il si nécessaire ou si pressé? pouvois-tu me laisser à moi-même dans l'instant le plus dangereux de ma vie? Que de regrets tu t'es préparés par cette coupable négligence? Ils seront éternels ainsi que mes pleurs. (NH, 95)

Pour Julie, toute absence inopportune de sa cousine, nécessaire ou non, n'est qu'une sorte de désertion, d'abandon des devoirs envers l'amitié: "Que ton absence me rend amère la vie que tu m'as rendue! Quelle convalescence! Une passion plus terrible que la fièvre et le transport m'entraîne à ma perte. Cruelle! tu me quittes quand j'ai plus besoin de toi" (NH, 94). Julie, ne songeant qu'à elle-même, aperçoit le mariage de Claire comme un obstacle à la croissance de leur attachement. Elle s'en plaint à Saint-Preux: "Elle va former de nouvelles chaînes qui relâcheront les doux liens de l'amitié" (NH, 239). Elle répète ses plaintes plus tard: "Ne nous dissimulons pas, pourtant, que cette amie incomparable va nous échapper en partie. La voilà dans un nouvel ordre de choses, la voilà sujette à de nouveaux engagements, à de nouveaux devoirs" (NH, 256).

Dans ces deux lettres à Saint-Preux, elle exprime aussi sa joie de voir son amie se marier heureuse. Cependant, nous croyons apercevoir une amertume sous-jacente dans ses paroles. L'emploi des termes "chaines" et "sujette" pour parler du mariage de Claire montre une certaine ambivalence de sa part envers l'événement. Comme ces mots sont associés à la contrainte, à la sujétion, ils confirment que Julie regrette le fait que Claire n'est plus libre pour se consacrer entièrement à l'amitié, et donc à sa cousine: "et son coeur qui n'étoit qu'à nous se doit maintenant à d'autres affections auxquelles il faut que l'amitié cede le premier rang" (NH, 256).

Dans sa première lettre à Claire dans la quatrième partie du roman, Julie déclare: "L'amitié n'a-t-elle pas été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux et la consolation de leurs peines?" (NH, 404). Cependant, ses actions contredisent souvent ses paroles. Incapable de surmonter son égoïsme, il est impossible à Julie de souhaiter le bonheur à sa cousine sans penser à elle-même. Il lui est de même impossible de se mettre à la place de Claire et de partager ses sentiments et ses émotions. Occupée de ses propres besoins, Julie ne peut pas comprendre la peine de sa cousine devant la mort de la Chaillot, une bonne qui a remplacé la mère décédée de Claire et qui a élevé celle-ci avec beaucoup de dévotion et de tendresse: "Veux-tu, ma

Cousine, passer ta vie à pleurer cette pauvre Chaillot, et faut-il que les morts te fassent oublier les vivans?" (NH, 43). Elle reproche même à Claire ses "regrets superflus" et suggère cyniquement que cette mort ait été opportune: "A l'âge où nous sommes, ses leçons commençoient à devenir dangereuses, et le Ciel nous l'a peut-être ôtée au moment où il n'étoit pas bon qu'elle nous restât plus longtems" (NH, 43). Julie n'est guère plus consolante quand Claire perd son mari. La quatrième partie du roman commence avec une lettre de Julie dans laquelle elle exprime son impatience face au retard du retour de Claire, qui vient de perdre son mari: "Que tu tardes longtems à revenir! Toutes ces allées et venues ne m'accomodent point. Que d'heures se perdent à te rendre où tu devrois toujours être, et qui pis est à t'en éloigner!" (NH, 398). Après une mention assez brève de la mort de M. d'Orbe, elle continue à détailler longuement ses propres besoins et chagrins qui rendent ce retour de sa cousine si nécessaire: "Regarde que de raisons augmentent le besoin continuel que j'ai de t'avoir avec moi!" (NH, 403). La mort propice du mari de Claire la libère donc à un moment où Julie a le plus grand besoin d'elle. Et à la fin Julie gagne tout ce qu'elle cherchait dans l'amitié avec Claire: une dévotion unique et absolue qui dure jusqu'à la fin de ses jours. D'autant plus que cette amitié n'exige aucune réciprocité car pendant toute l'histoire, Julie n'est jamais obligée de réagir dans

l'intérêt de Claire. Et les derniers événements de l'histoire permettent de penser que cette servitude ne cessera pas à la mort de Julie. Claire termine la dernière lettre du roman avec un récit poignant de ce qu'elle a ressenti en s'approchant de la tombe de Julie:

Je me sens entraînée....j'approche en frissonnant.... je crains de fouler cette terre sacrée....je crois la sentir palpiter et frémir sous mes pieds....j'entens murmurer une voix plaintive!....Claire, ô ma Claire, où es-tu? que fais tu loin de ton amie?....son cercueil ne la contient pas toute entière....il attend le reste de sa proie....il ne l'attendra pas longtemps. (NH, 745)

Au nom de l'amitié, l'"inséparable" cousine fera l'ultime sacrifice: elle donnera sa vie pour suivre Julie dans la mort.

Cependant, il faut signaler que Claire n'est point le seul personnage du roman qui est touché par les tendances narcissiques de Julie. L'égoïsme de celle-ci se manifeste aussi dans ses rapports avec son amant et avec sa famille. Sa conduite au cours de ces relations ne fait que renforcer l'argument selon lequel Julie, comme Saint-Preux, est "une personnalité égocentrique".⁹³

Quoiqu'elle soit la victime des manipulations égoïstes de Saint-Preux, Julie se montre elle-même incapable d'agir avec désintérêt en ce qui concerne son amant. Dans la première moitié du roman, elle n'accepte pas l'offre de Milord Edouard

⁹³Lester G. Crocker, "Julie ou la nouvelle duplicité," *AJJR*, XXXVI (1963-65): 144.

qui veut fournir aux deux amants un asile en Angleterre où ils pourraient vivre heureux loin des préjugés du Baron d'Etange. Elle refuse de suivre Saint-Preux car elle ne veut pas perdre la sécurité du foyer familial et avoir mauvaise conscience parce qu'elle aurait déserté sa famille et négligé ses devoirs filiaux. Sa décision de renoncer à son amant pour épouser Monsieur de Wolmar résulte de ce même besoin du respect et de l'approbation de sa famille, sans lesquels elle ne saura être heureuse. Après son mariage, Julie avoue sans pitié à Saint-Preux que son amour n'est pas suffisant pour garantir son bonheur et que si elle était libre de choisir son époux, elle choisirait Monsieur de Wolmar plutôt que son amant :

Quand avec les sentimens que j'eus ci-devant pour vous et les connoissances que j'ai maintenant, je serois libre encore, et maitresse de me choisir un mari, je prends à témoin de ma sincérité ce Dieu qui daigne m'éclairer et qui lit au fond de mon coeur, ce n'est pas vous que je choisirois, c'est M. de Wolmar. (NH, 374)

Mais en même temps qu'elle rejette Saint-Preux comme mari, Julie admet néanmoins qu'elle veut continuer à être l'objet des affections de celui-là. Elle lui écrit: "J'avoue que je ne saurois être heureuse si vous cessiez de m'aimer" (NH, 369). Elle est donc peu disposée à renoncer complètement à l'amour de son amant même si elle insiste que ce dernier ne doive garder aucun espoir d'union entre eux. Les signes de son égoïsme à cet égard sont manifestes à plusieurs reprises au cours du roman. Dans une lettre à Saint-Preux, écrite après le

départ de celui-ci de Vevey, Julie indique qu'elle ne l'épouserait point sans le consentement de son père, ce qui élimine, elle le sait, toute possibilité de pouvoir vivre avec son amant. Mais elle demande deux fois à Saint-Preux dans cette même lettre de ne jamais l'oublier (NH, 223,226). Et pour empêcher qu'il ne l'oublie, elle lui envoie ensuite une amulette qui porte le portrait de son amante. Après son mariage, Julie annonce son intention de terminer tout contact avec son ancien amant: "Pour commencer une réforme aussi nécessaire, trouvez bon, mon ami, que nous cessions désormais tout commerce entre nous" (NH, 375). Et, conforme à cette "réforme", elle veut qu'ils cessent leur correspondance. Cependant, la sincérité de son désir de couper tout lien avec Saint-Preux est aussitôt mise en doute car elle demande ensuite à Saint-Preux de continuer à lui envoyer de ses nouvelles en adressant ses lettres à Claire qui en communiquera l'essentiel à sa cousine. Plus tard à Clarens, s'étant aperçue de l'affection de Claire pour Saint-Preux, Julie prétend désirer le mariage entre sa cousine et Saint-Preux pour les rendre heureux. Cependant, comme l'a très bien remarqué Lester Crocker, son intention est de garder Saint-Preux près d'elle et, en même temps, se mettre à l'abri des dangers de la passion.⁴ Ainsi elle garantirait son bonheur

⁴Crocker, "Julie ou la nouvelle duplicité", 141-145.

tout en préservant sa vertu. Ce n'est que lorsque ses projets sont rejetés par ses amis qu'elle se rend compte de la futilité de ses espérances. La mort devient alors la seule solution à son dilemme.

La joie avec laquelle Julie accepte sa mort nous paraît étonnante et peu caractéristique d'une mère de deux jeunes enfants. Elle se dit même contente de mourir: "Mon ami, je pars au moment favorable; contente de vous et de moi; je pars avec joie, et ce départ n'a rien de cruel" (NH, 741). Sa préoccupation narcissique d'elle-même et de son propre bonheur n'est que trop évidente lorsqu'elle tente d'expliquer à son mari son manque de tristesse et de justifier son désir de mourir:

Mon bonheur monté par degrés étoit au comble, il ne pouvoit plus que déchoir; [...] que de pertes pouvoient m'affliger, sans qu'il me restât plus rien à pouvoir acquérir! L'affection maternelle augmente sans cesse, la tendresse filiale diminue à mesure que les enfans vivent plus loin de leur mere. En avançant en âge, les miens se seroient plus séparés de moi. Ils auroient vécu dans le monde; ils m'auroient pu négliger. [...] Tout se seroit détaché de moi peu-à-peu, et rien n'eut suppléé aux pertes que j'aurois faites. Combien de fois j'aurois pu me trouver dans l'état où je vous laisse! Enfin n'eut-il pas falu mourir? Peut-être mourir la dernière de tous! Peut-être seule et abandonnée! (NH, 726)

Dans sa dernière lettre avant de mourir, adressée à Saint-Preux, elle se montre peu soucieuse du sort de ses enfants et ne les mentionne qu'assez brièvement vers la fin de cette lettre en demandant à Saint-Preux de bien s'occuper de

leur éducation et de leur parler d'elle de temps en temps (NH, 743). Ses derniers sentiments, exprimés dans cette lettre écrite de son lit de mort, sont pour son ancien amant Saint-Preux et non pour sa famille. Et, comme l'a déjà indiqué un des critiques de l'oeuvre de Rousseau, Julie oublie même l'existence de ses enfants et le bonheur qu'ils sont censés contribuer à la famille, lorsqu'elle imagine et décrit le malheur de son mari après la mort de sa femme: "Seul, sans intérêt à la vie, sans attente de celle qui la suit, sans plaisir, sans consolation, sans espoir, il sera bientôt le plus infortuné des mortels" (NH, 742).⁹⁵

La complaisance de Julie face à cette séparation finale de ses enfants et le peu d'importance qu'elle attache à son rôle dans leur vie nous semblent indicatifs d'une absence d'instinct maternel chez elle et illustrent en même temps son extrême égoïsme. L'auteur ne réussit donc pas à créer avec son héroïne un modèle réaliste d'une mère. La façon dont il présente la rupture de cette famille révèle son incapacité de comprendre la force des liens affectifs qui doivent unir une mère et ses enfants.⁹⁶ Julie est en effet la victime d'une

⁹⁵Jean-Louis Lecercle, *Rousseau et l'art du roman* (Paris: Armand Colin, 1969), 111-112.

⁹⁶Il est possible que la perte de sa propre mère à sa naissance ait contribué à l'impuissance et au refus de Rousseau de reconnaître l'importance de l'influence de la mère dans le groupe familial. Ayant abandonné chacun de ses cinq enfants à la naissance, il est sans doute incapable de

sensibilité excessive et narcissique qui l'absorbe et qui la rend incapable de ne penser à personne d'autre qu'à elle-même.⁹⁷

* * *

Au cours de ce chapitre nous avons tenté de démontrer l'incapacité du héros et de l'héroïne héloisiens de transcender le "moi" pour se mettre à la place d'autrui dans leurs relations personnelles. Mais il y a un autre personnage qu'il importe de mentionner avant de terminer notre discussion. Monsieur de Wolmar, être rationnel et paternaliste, qui est aimé et vénéré par tous les habitants de Clarens, porte lui aussi des signes d'égoïsme. Ce modèle prétendu de "sage" montre de la froideur et même parfois de la cruauté dans ses rapports avec sa femme.

Lorsque Saint-Preux revient de son tour du monde, Monsieur de Wolmar, réagissant avec une imprudence qui est peu typique de son caractère, accueille cet ancien amant de sa femme à Clarens, lui offre son amitié et forme ensuite le projet de lui confier la responsabilité de l'éducation des

comprendre l'importance de la dévotion parentale.

⁹⁷Mary Trouille, "The Failings of Rousseau's Ideals of Domesticity and Sensibility," *Eighteenth Century Studies*, 24, number 4 (Summer, 1991): 468-471, signale aussi les dangers de cette sensibilité si exaltée par Rousseau.

enfants. Pour s'assurer de la loyauté de sa femme et de Saint-Preux avant d'installer celui-ci chez eux, Monsieur de Wolmar entreprend avec arrogance la tâche ambitieuse et calculée de les guérir de leur passion. Mais au cours de ses manipulations, il néglige de prendre en considération les sentiments de sa femme pour qui le souvenir de sa chute est encore douloureux. Nous voyons son extrême dureté et son manque de compassion au moment où il veut que les anciens amoureux s'embrassent dans le même bosquet où leur passion s'était manifestée pour la première fois. Ensuite, il néglige de tenir compte du chagrin de sa femme quand il emmène les deux dans son cabinet et leur montre les lettres d'amour que Julie croyait brûlées. Enfin, sa décision de laisser Julie et Saint-Preux seuls à Clarens pendant quelques jours, épreuve finale du succès de son projet de conditionnement psychologique, témoigne de son incapacité de comprendre la souffrance et les craintes de Julie. L'auteur lui-même semble se rendre compte de l'insensibilité des actions de son personnage lorsque Julie reproche à son mari la sévérité de ses actions: "Wolmar, il est vrai, je crois mériter votre estime; mais votre conduite n'en est pas plus convenable, et vous jouissez durement de la vertu de votre femme" (NH, 514).

Dans le personnage de Monsieur de Wolmar, Rousseau croyait avoir créé un parangon de vertu, un être exempt d'émotion, guidé uniquement par les lumières de la raison.

Cependant, il n'y a guère réussi car Monsieur de Wolmar porte en effet le caractère soupçonneux et orgueilleux de son créateur. Le besoin d'obtenir les assurances de la dévotion et de la fidélité de Julie, et son désir de guérir les anciens amants, rendent la vie de Julie presque insupportable; Monsieur de Wolmar contribue en même temps à la destruction de la paix et de l'ordre de leur vie à Clarens.

A travers *La Nouvelle Héloïse* Rousseau tente de créer ce qui constitue pour lui un monde idéal. Cependant, comme nous avons essayé de le montrer au cours de ce chapitre, il ne réussit guère à nous y peindre un portrait réaliste des relations humaines optimales. Ses propres insuffisances à l'égard de l'amitié se reflètent dans les personnalités et le comportement de ses personnages principaux et ternissent l'idéal qu'il croyait y atteindre. L'exemple de Clarens nous montre qu'il est pour Rousseau impossible de réaliser un monde parfait. L'auteur lui-même se rend peut-être compte de ceci et de l'ineptie de son rêve quand, en se servant de Julie comme porte-parole, il écrit: "Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité, et tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'Etre existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas" (NH, 693).

CONCLUSION

"Comment se pouvoit-il qu'avec une ame naturellement expansive, pour qui vivre c'étoit aimer, je n'eusse pas trouvé jusqu'alors un ami tout à moi, un véritable ami, moi qui me sentois si bien fait pour l'être?" lamente Rousseau dans ses *Confessions* (426). Ces paroles amères résument bien le dilemme qui ne cesse de le préoccuper jusqu'à la fin de ses jours. Isolé et désillusionné, il ne peut trouver personne dans ce monde qui le comprenne et en compagnie de qui il puisse découvrir une satisfaction permanente. Au cours des dernières années de sa vie, son aliénation devient plus aiguë et il commence à être de plus en plus consumé par la paranoïa et le délire de la persécution. Son rôle de mentor pour la société se change graduellement en défenseur contre l'injustice, réelle ou imaginée, qui le tourmente.⁹⁸ Ayant depuis longtemps proclamé et vanté son caractère unique, Rousseau commence maintenant à ressentir le besoin de s'expliquer devant cette société dans laquelle il ne peut pas s'intégrer. Ses écrits autobiographiques qui suivent son oeuvre romanesque sont tout justement voués à sa propre justification et à la compréhension de la part de ceux qui le condamnent.⁹⁹

⁹⁸Jean Starobinski développe ce thème en détail dans son essai "The Accuser and the Accused," *Daedalus* 107, numéro 3 (été 1978): 41-58.

⁹⁹Roland Mortier, "Rousseau et la dissemblance" dans *Reappraisals of Rousseau*, eds. Simon Harvey et al.

Cependant, Rousseau n'arrive jamais à résoudre le dilemme de son détachement de la société. Son narcissisme l'empêche de comprendre que l'absolu est inaccessible en ce qui concerne les relations humaines. On peut trouver la félicité en contact avec les autres seulement si on est prêt à reconnaître et à respecter le partage et le sacrifice que ces relations nécessitent. L'échec de son idéal dans la *Nouvelle Héloïse* montre bien l'impossibilité de former une société à ses conditions. Pour trouver une place dans le monde réel, Rousseau serait donc obligé de compromettre ses besoins et ses exigences les plus égocentriques. Mais ceci est impossible pour Rousseau qui refuse de changer et il continue à se replier de plus en plus sur lui-même, dans la solitude de ses rêves. Les *Rêveries*, dernière oeuvre de Rousseau qui reste inachevée à sa mort, reflètent la préoccupation totale de lui-même qui caractérise ses derniers jours. Cette oeuvre mélancolique et amère signale en effet la rupture définitive de Rousseau avec la société. Face à l'impossibilité de réaliser ses aspirations dans le monde réel, il attend maintenant un nouveau monde, déjà annoncé dans ses *Dialogues*, auquel il pourra s'intégrer et dans lequel il trouvera des

(Manchester: Manchester University Press, 1980), 32-33, a déjà remarqué cette évolution dans la pensée de l'auteur: "Il ne lui reste donc qu'à trouver le salut dans l'écriture. Ce médium, qui n'avait servi qu'à établir sa gloire dans ses premières oeuvres, devra maintenant le sauver en le justifiant devant les autres."

êtres qui l'apprécieraient inconditionnellement. S'exprimant à la troisième personne du singulier, il écrit:

Tous ses malheurs ne vinrent que de ce besoin d'aimer qui dévora son cœur dès son enfance et qui l'inquiète et le trouble encore au point que, resté seul sur la terre il attend le moment d'en sortir pour voir réaliser enfin ses visions favorites, et retrouver dans un meilleur ordre de choses une patrie et des amis.¹⁰⁰

¹⁰⁰Jean-Jacques Rousseau, *Oeuvres complètes*, édition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, collection Bibliothèque de la Pléiade, vol. I: *Dialogues* (Paris: Gallimard, 1959), 827.

OUVRAGES CONSULTÉS

SOURCES

- Rousseau, Jean-Jacques. *Correspondance complète*. Edition critique établie et annotée par R. A. Leigh. 50 volumes. Genève: Institut et Musée Voltaire, 1965-1991.
- . *Oeuvres complètes*. Edition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond. 4 volumes. Collection Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Gallimard, 1959 - 1969.

ÉTUDES

- Acher, William. *Jean-Jacques Rousseau: écrivain de l'amitié*. Paris: A.-G. Nizet, 1971.
- Attridge, Anna. "The Reception of *La Nouvelle Héloïse*." *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, CXX (1974): 227-267.
- Barguillet, Françoise. *Rousseau ou l'illusion passionnée: Les rêveries du promeneur solitaire*. Collection Littératures Modernes. Paris: Presses Universitaires de France, 1991.
- Bellenot, Jean-Louis. "Les formes de l'amour dans la *Nouvelle Héloïse*, et la signification symbolique des personnages de Julie et de Saint-Preux." *Annales Jean-*

- Jacques Rousseau, XXXIII (1953-55): 149-208.
- Besse, Guy. *Jean-Jacques Rousseau: L'Apprentissage de l'humanité*. Paris: Messidor/Editions Sociales, 1988.
- Borel, Jacques. *Génie et folie de Jean-Jacques Rousseau*. Paris: José Corti, 1966.
- Broome, J. H. *Rousseau: A Study of His Thought*. London: Edward Arnold, 1963.
- Buffenoir, Hippolyte. *Les Charmettes et Jean-Jacques Rousseau*. Paris: Emile Paul, 1911.
- Cassirer, Ernst. *The Question of Jean-Jacques Rousseau*. Translated and edited with an introduction and additional notes by Peter Gay. New York: Columbia University Press, 1954.
- Clément, Pierre-Paul. *Jean-Jacques Rousseau, de l'éros coupable à l'éros glorieux*. Neuchâtel: La Baconnière, 1976.
- Cranston, Maurice William. *Jean-Jacques: The Early Life and Work of Jean-Jacques Rousseau, 1712-1754*. Great Britain: W. W. Norton and Company, 1982.
- . *The Noble Savage: Jean-Jacques Rousseau, 1754-1762*. Chicago: University of Chicago Press, 1991.
- Crocker, Lester Gilbert. "Docilité et duplicité chez Jean-Jacques Rousseau." *Revue d'histoire littéraire de la France*, LXVIII (1968): 448-469.
- . *Jean-Jacques Rousseau: The Quest (1712 - 1758)*.

- Volume 1. New York: MacMillan, 1968.
- . "Julie ou la nouvelle duplicité." *Annales Jean-Jacques Rousseau*, XXXVI (1963-65): 105-152.
- Dédéyan, Charles. *J.-J. Rousseau: La Nouvelle Héloïse*. Paris: Centre de documentation universitaire, 1955.
- Eigeldinger, Marc. *Jean-Jacques Rousseau et la réalité de l'imaginaire*. Neuchâtel: La Baconnière, 1962.
- . *Jean-Jacques Rousseau: Univers mythique et cohérence*. Neuchâtel: La Baconnière, 1978.
- Ellis, Madeleine B. *Julie, ou la Nouvelle Héloïse: A Synthesis of Rousseau's Thought (1749-1759)*. Toronto: University of Toronto Press, 1949.
- Frayling, Christopher. "The composition of *La Nouvelle Héloïse*." *Reappraisals of Rousseau*. Eds. Simon Harvey, Marian Hobson, David Kelley, Samuel S.B. Taylor. Manchester: Manchester University Press, (1980): 181-214.
- Ghehenno, Jean. *Jean-Jacques: En marge des Confessions 1712-1750*. 2 volumes. Paris: Bernard Grasset, 1948.
- Goldschmidt, Georges-Arthur. *Jean-Jacques Rousseau ou l'esprit de solitude*. Paris: Phébus, 1978.
- Green, F. C. *Jean-Jacques Rousseau: A Critical Study of His Life and Writings*. Great Britain: Cambridge University Press, 1955.
- Guillemin, Henri. "Les Affaires de l'Ermitage (1756-1757).

- Examen critique des documents." *Annales Jean-Jacques Rousseau*, XXIX (1941-42): 59-258.
- Havens, George R. *Jean-Jacques Rousseau*. Twayne World Authors Series. Boston: G. K. Hall and Co., 1978.
- Howells, R. J. *Rousseau, Julie, ou La Nouvelle Héloïse*. London: Grant & Cutler, 1986.
- Huizinger, J. H. *The Making of a Saint: The Tragi-Comedy of Jean-Jacques Rousseau*. London: Hamish Hamilton, 1976.
- Jean-Jacques Rousseau*. Ed. Harold Bloom. *Modern Critical Views*. New York: Chelsea House Publishers, 1988.
- Jean-Jacques Rousseau et son oeuvre: problèmes et recherches* (Colloque de Paris, 16-20 octobre 1962). Paris: Klincksieck, 1964.
- Jones, James F. Jr. *La Nouvelle Héloïse: Rousseau and Utopia*. Genève: Droz, 1978.
- Kavanagh, Thomas M. *Writing the Truth: Authority and Desire in Rousseau*. Berkely: University of California Press, 1987.
- Labrosse, Claude. *Lire au XVIII^e siècle: La Nouvelle Héloïse et ses lecteurs*. Editions du CNRS. Lyon: Presses Universitaires de Lyon, 1985.
- Lecercle, Jean-Louis. *Rousseau et l'art du roman*. Paris: Armand Colin, 1969.
- McMahon, Joseph H. "Madame de Warens." *Yale French*

- Studies*, 28 (1961-62): 97-105.
- Mély, Benoit. *Jean-Jacques Rousseau: un intellectuel en rupture*. Paris: Minerve, 1985.
- Mikami, Junko. *Les Relations sociales chez Jean-Jacques Rousseau: Essai de lecture critique de la seconde partie des Confessions*. Genève: Slatkine, 1987.
- Mornet, Daniel. *La Nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau*. Paris: Mellottée, 1950.
- . *Rousseau, l'homme et l'oeuvre*. Paris: Boivin & C^{ie}, 1950.
- Mortier, Roland. "Rousseau et la dissemblance."
Reappraisals of Rousseau. Eds. Simon Harvey, Marian Hobson, David Kelley, Samuel S.B. Taylor. Manchester: Manchester University Press, (1980): 24-36.
- Munteano, Basil. *Solitude et Contradictions de Jean-Jacques Rousseau*. Paris: A.-G. Nizet, 1975.
- Musset-Pathay, V. D.. *Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau*. 1827. Réimpression. Geneva: Slatkine Reprints, 1970.
- Ohayon, Ruth. "Rousseau's Julie; Or, The Maternal Odyssey."
College Language Association Journal, 30, number 1 (September 1986): 69-82.
- Osmond, Robert. "Remarques sur la genèse et la composition de la Nouvelle Héloïse." *Annales Jean-Jacques*

- Rousseau, XXXIII (1953-55): 93-148.
- Perkins, Merle, L. *Jean-Jacques Rousseau on the Individual and Society*. Lexington: University Press of Kentucky, 1974.
- Raymond, Marcel. *Jean-Jacques Rousseau: La Quête de soi et la rêverie*. Paris: José Corti, 1962.
- Schinz, Albert. *La Pensée de Jean-Jacques Rousseau*. Paris: Félix Alcan, 1929.
- Soëtdard, Michel. *Jean-Jacques Rousseau*. Genève: René Coeckelberghs, 1988.
- Srabian de Fabry, Anne. *Etudes autour de La Nouvelle Héloïse*. Sherbrooke, Qué.: Namaan, 1977.
- Starobinski, Jean. *Jean-Jacques Rousseau, la transparence et l'obstacle, suivi de Sept essais sur Rousseau*. Paris: Gallimard, 1971.
- . "The Accuser and the Accused." *Daedalus*, 107, numéro 3 (été 1978): 41-58.
- Starobinski, Jean, Jean-Louis Lecercle, Henri Coulet, Marc Eigeldinger. *Jean-Jacques Rousseau: Quatre études*. Neuchâtel: La Baconnière, 1978.
- Storme, Julie A. "'An Exit so Happy': The Deaths of Julie and Clarissa." *Canadian Review of Comparative Literature*, 14, number 2 (June 1987): 191-210.
- Tanner, Tony. "Julie and 'La Maison Paternelle': Another Look at Rousseau's *La Nouvelle Héloïse*." *Daedalus*,

105, numéro 1 (hiver 1976): 23-45.

Taylor, Samuel S. B. "Rousseau's romanticism."

Reappraisals of Rousseau. Eds. Simon Harvey, Marian Hobson, David Kelley, Samuel S.B. Taylor. Manchester: Manchester University Press, (1980): 2-23.

Todorov, Tzvetan. *Frêle bonheur: Essai sur Rousseau.* Paris: Hachette, 1985.

Tripet, Arnaud. *La Réverie littéraire: Essai sur Rousseau.* Genève: Droz, 1979.

Trouille, Mary. "The Failings of Rousseau's Ideals of Domesticity and Sensibility." *Eighteenth-Century Studies*, 24, number 4 (Summer 1991): 451-483.

Trousson, Raymond. *Jean-Jacques Rousseau: La marche à la gloire.* Volume 1. Paris: Tallandier, 1988.

---. *Jean-Jacques Rousseau: Le deuil éclatant du bonheur.* Volume 2. Paris: Tallandier, 1989.

Van Tieghem, Philippe. *La Nouvelle Héloïse de Jean-Jacques Rousseau.* Paris: Société Française d'Éditions Littéraires et Techniques, 1929.

Williams, Huntington. *Rousseau and Romantic Autobiography.* New York: Oxford University Press, 1983.



